

# JOURNAL DES DEMOISELLES

1, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ÉDITION CHAMOIS PARRAISANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 F. — DÉPARTEMENTS, 12 F.

## TROIS ÉDITIONS BI-MENSUELLES

PARRAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

ÉDITION VIOLETTE avec un grand Patron imprimé au recto et au verso.	}	Paris.. . . . .	15 fr.
		Départements.. . . . .	18 fr.
ÉDITION BLEUE avec 30 Gravures. Total : 48 par an et 8 pages de Modes par mois.	}	Paris. . . . .	16 fr.
		Départements.. . . . .	18 fr.
ÉDITION VERTE avec les Patrons et les suppléments de Modes des deux autres Éditions, et douze Patrons à découper en plus.	}	Paris.. . . . .	20 fr.
		Départements.. . . . .	24 fr.

Les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> Janvier et se font pour l'année entière.

## ÉDITION HEBDOMADAIRE

Couverture orange

PARIS : Un an, 28 fr.; Trois mois, 7 fr. 50 | DÉPARTEMENTS : Un an, 32 fr.; Trois mois, 8 fr. 50

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.	ÉDITION ORDINAIRE.	3 édit. bi-mens <sup>lles</sup>		Édit. hebdomadaire	
		VIOLETTE et bleue.	VERTE	3 MOIS	UN AN
Belgique, Italie, Suisse, Luxembourg. . . . .	14	21	26	9	36
Angleterre, Egypte, Espagne. . . . .	15	22	28	10	40
États du Pape, Portugal, Bavière, Saxe, Prusse, Autriche, Allemagne, Hollande. . . . .	16	23	30	11	42
Turquie, Tunis, Tripoli et Maroc. . . . .	17	24	32	12	48
Colonies françaises et étrangères, Russie, Grèce. .	18	28	34	13	50
Moldo-Valachie, Corfou, Zante, Suède, toute la voie d'Autriche. . . . .	19	29	35	14	54
Brésil. . . . .	20	30	38	15	56
Nouvelle-Zélande, Chili, Pérou, toute voie de Panama, Indes françaises. . . . .	22	33	42	16	60

## ON S'ABONNE

EN ENVOYANT UN MANDAT DE POSTE A L'ORDRE DU DIRECTEUR DU JOURNAL  
1, Boulevard des Italiens, 1

POUR LA PRUSSE ET POUR LA RUSSIE

on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des Postes de Cologne et de Sarrebruck.

POUR LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE

Chez M. DESTERBECQ, rue du Casino, 9, à Bruxelles.

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

## RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

*M<sup>me</sup> la comtesse de L.* — La recette qui a été donnée aux *Renseignements et Conseils* pour des bas de laine est également employée pour laver les gilets de flanelle sans les jaunir : Faites fondre dans de l'eau de savon un peu de cristal de soude, un morceau de la grosseur d'une noisette pour un demi-litre d'eau ; mettez la flanelle dans votre eau tiède, laissez tremper pendant cinq ou six heures, faites de nouveau tiédir votre eau de savon, frottez votre gilet jusqu'à ce qu'il soit parfaitement nettoyé, pressez-le sans le tordre pour retirer l'eau de savon, puis passez-le dans une colle liquide que vous avez faite avec une cuillerée à bouche de farine cuite dans un litre d'eau ; vous l'employez tiède aussi ; frottez encore toutes les parties du gilet dans cette colle, pressez pour retirer toute l'eau que vous pourrez faire sortir, sans tordre ; faites sécher sans approcher du feu. Lorsque votre gilet est parfaitement sec, afin de lui ôter l'apprêt laissé par la colle, vous frottez à sec toute la flanelle, qui devient ainsi très-douce et reste très-blanche.

*M<sup>me</sup> A., Allier.* — Notre année 1867 est épuisée, mais nous avons à votre disposition l'année 1868 et le mois de juillet 1862.

*Une abonnée de 20 ans.* — Qui attend un dessin de filet carré assez grand pour taie d'oreiller. Ne pouvant donner ces dessins juste de mesure pour tous les objets que désire chacune de nos abonnées, nous avons envoyé des fonds, que l'on peut faire de la dimension que l'on veut ; ensuite les carrés pour voiles de fauteuils se font de grandeurs différentes, suivant que l'on prend un moule plus ou moins gros ; puis on peut encore les augmenter en ajoutant un cadre ; nous donnerons encore d'autres dessins ; espérons que parmi ceux-ci vous trouverez ce que vous attendez... j'allais dire si *impatiemment*, mais je me reprends et je dis, au contraire, si *patiemment*.

*M<sup>me</sup> A. L. G.* — Nous vous demanderons de patienter jusqu'en mai ou en juin.

*De ma jolie chambre grise.* — Ne comptez pas sur le *berger*, nous espérons que le singulier troupeau que vous avez reçu le mois dernier aura été pour vous une compensation suffisante.

*A. B.* — Avec quelle facilité ce vif désir pouvait être satisfait en prenant seulement la toute petite peine de consulter les planches de l'année, avant de nous adresser le reproche d'une aussi grave omission ! Jamais, dites-vous, vous n'avez reçu de broderie au passé ! *Ce bouquet de fleurs des champs qui serait accueilli avec tant de reconnaissance !* a passé inaperçu en août 1868. Dans ce même numéro vous trouverez une branche de myosotis sur un étui de lunettes, des fleurettes isolées sur la pantoufle ; en janvier une charmante branche de feuillage et fleurettes, et les petits bretons sur le coussin ; en juin une autre branche sur des appliques ; en décembre un bouquet de violettes gracieusement jeté sur l'écran en satin, des fleurettes et des palmes sur la bourse. Le temps nous manque pour une minutieuse recherche, mais il nous semble qu'en voilà suffisamment pour vous convaincre que nous avons été au-devant de vos désirs et que nous n'avons pas négligé ce charmant travail. — Il vous est facile de changer de destination tous ces motifs de broderie au passé s'ils ne vous arrivent pas disposés sur l'objet rêvé par vous.

*Modène.* — *Comtesse Galv. de G.* — Votre demande est bien flatteuse ; mais l'Adoption étant vendue à M. Cretté, 1, galerie Véro-Dodat, Paris, c'est à lui, madame, qu'il faudrait vous adresser pour le droit de traduction. Veuillez agréer tous mes remerciements.

*Une abonnée qui chérit son journal.* — Faites de préférence un chignon entièrement recouvert de petites boucles diminuant de longueur jusqu'à la hauteur du peigne. — Les gants blancs pour bal ou grande soirée ; pour petite soirée, de ton clair, dans la nuance de la toilette. — Pour le médaillon, de 50 à 60 francs. — Vous avez dû être agréablement surprise par

notre planche de février, qui vous a porté ce patron, dans lequel vous n'avez pu manquer, sur les trois grandeurs, d'en trouver une juste à votre taille.

*De ma chambrette aimée.* — Nous ne connaissons aucun livre ou manuel traitant de ce travail. Nous avons pris note de votre demande, et nous espérons pouvoir prochainement vous donner quelques modèles avec explications.

*Une très-ancienne abonnée.* — Ces vers sont, en effet, bien jolis ; s'ils nous étaient arrivés deux mois plus tôt, peut-être nous auraient-ils déterminés à reprendre une habitude depuis longtemps abandonnée ; aujourd'hui, il serait un peu tard, comme actualité, de publier cette traduction que vous avez pris la peine de faire pour nous, mais nous ne vous en remercions pas moins bien vivement.

*M<sup>me</sup> H. B., à A.* La lettre qui nous demandait pour vous un abonnement à l'édition verte ne contenait qu'un mandat de 12 francs, prix de l'édition chamois ; entre ces deux *versions* contradictoires, notre caissier n'a pas balancé, il vous a envoyé l'édition chamois ; s'il s'est trompé, soyez assez bonne pour nous le montrer en nous envoyant 12 autres francs ; le prix de l'édition verte étant de 24 francs.

*L. H. Cousolre.* — Malheureusement nous serons forcée d'attendre encore jusqu'à... ce que la mode en soit revenue.

*Silésie.* — Il n'est pas étonnant que ce journal ne parvienne pas à Glogau, l'adresse nous ayant été donnée à Dresde.

*M<sup>me</sup> C. A. M., à B.* — Merci, madame, de votre longue fidélité ; merci aussi de votre peu d'exigence, car aujourd'hui même, après 37 ans de constance, vous ne nous demandez rien qu'à la condition que cela puisse convenir à la majorité de nos abonnées.

*En pensant à mon cher marin.* — Autant que faire se pourra, nous vous enverrons des modèles & patrons pour votre petite fille. Pourquoi la place dont nous disposons n'est-elle pas en proportion de notre désir de vous témoigner notre reconnaissance pour votre aimable lettre & les effets qui l'ont précédée, & suivie, nous l'espérons du moins ! — On peut garnir la robe de cachemire blanc de dents découpées & bordées d'un ruban bleu.

*Allant sur mes seize ans.* — Croyez-moi, n'allez pas trop vite ; à peine aurez-vous atteint le but, qu'il vous faudra le dépasser : les belles années de la vie ne sont pas comme la *reconnaissance* que vous nous promettez... éternelles.

*Panama.* — Une lettre venant de ce pays & taxée 1 fr. 20 c. a été refusée.

*M<sup>me</sup> M. D., à Dijon.* — Nous y mettons de l'entêtement, dites-vous ; essayons l'une & l'autre d'y mettre un peu d'esprit de justice, & cherchons la réponse à cette question : entre celle qui se refuse à accompagner de son numéro d'ordre sa demande de changement d'adresse, — ce qui ne demande qu'un peu de bon vouloir — & celle qui insiste sur l'envoi de ce numéro pour s'épargner de longues & souvent d'inutiles recherches, quelle est la plus.... l'adjectif dont « entêtement » est le substantif ?

*M<sup>me</sup> A. L., à H.* — C'est cet esprit de justice auquel nous faisons appel tout à l'heure qui est cause du retard mis par nous à vous répondre. Sans cela, croyez-le bien, nous vous aurions dit plus tôt que nous étions heureuse d'avoir eu notre petite part des sacrifices qui ont amené la réalisation de vos chers & pieux desseins ; nous vous aurions dit plus tôt que nous avons été bien profondément touchée de la confiante expansion de votre lettre & des vœux que vous y formez pour nous.

*M<sup>lle</sup> A. B., N<sup>o</sup> 1333.* — Vous n'êtes pas la seule qui ait protesté contre cette *métamorphose* ; il pleut des protestations à ce sujet dans nos bureaux, & jusqu'ici pas une seule félicitation ne nous est arrivée ; aussi est-il probable que vous ne tarderez pas à revoir *ces choses* sur leur ancien pied, un plus petit pied. Je crains que vous n'ayez pas reçu la gravure de modes de janvier ; rien, sur votre lettre, n'indique qu'on a fait droit à votre réclamation. Merci pour votre bienveillant avis, & un peu de patience encore !

LA BRODERIE

LETTRE A M<sup>me</sup> DE B...

**J**e confesse ici, chère madame, que je voudrais bien prendre ma revanche du sourire un peu moqueur avec lequel vous m'avez demandé le travail que j'envoie à votre intention au *Journal des Demoiselles*. Vous vous figurez, je ne saurais dire pourquoi, que les occupations féminines auxquelles vous consacrez une partie de votre vie nous apparaissent toujours avec un caractère de fantaisie & de frivolité.

Veillez vous détromper, chère madame. Ce qui fait le fond de la vie des peuples comme des individus, ce ne sont point les événements éclatants & considérables. Ceux-là sont évidemment en petit nombre & ne peuvent se produire qu'à de longs intervalles. Au contraire, chaque existence comme chaque civilisation emprunte sa physionomie à cette humble multitude de petits faits qui, se renouvelant chaque jour, échappent à un observateur inattentif, & n'en constituent pas moins le vrai fond de la réalité.

Pour moi, madame, fidèle à mes principes, je suis si loin de traiter la broderie avec légèreté, qu'économiste, j'y vois une des formes les plus salutaires du travail pour la classe ouvrière; moraliste, une des occupations les mieux faites pour occuper les loisirs & prévenir l'oisiveté; artiste enfin, un des moyens les plus sûrs d'entretenir & de perfectionner le goût.

I  
LA BRODERIE AU POINT DE VUE DE LA CLASSE OUVRIÈRE.

Je ne sais, madame, si vous avez fait la même réflexion que moi, mais il me semble que les savants

dont la prétention est de nous expliquer le mécanisme du monde industriel, y apportent souvent un singulier esprit d'abstraction. Ils prennent, malgré eux, l'habitude de tout représenter & de tout évaluer par des chiffres; absolument comme si les questions de salaire & de travail pouvaient se régler exclusivement par des considérations pécuniaires. C'est ainsi qu'on les entend se lamenter, même dans leurs ouvrages les plus accrédités, sur l'insuffisance de la rémunération à laquelle se trouve, la plupart du temps, réduite l'industrie de la broderie; c'est ainsi qu'ils perdent de vue les conditions dans lesquelles s'exerce ce travail, conditions qui, en le rendant plus facile, le rendent par là même plus fructueux.

La broderie, en effet, représente une de ces occupations patriarcales & primitives qui ont échappé complètement jusqu'ici aux dures nécessités de l'industrie moderne.

Elle comporte un travail solitaire, accompli sous le toit du foyer domestique, commencé, interrompu, repris suivant les incidents de la vie de famille, & ne demandant pour s'exercer ni une provision de matériaux coûteux ni le maniement d'instruments délicats & compliqués.

Je vous assure, chère madame, que sans chercher à rencontrer dans nos campagnes les bergères de Florian, je me suis souvent arrêté, dans les montagnes du Forez, auprès de quelques troupeaux de moutons, gardés par une jeune fille qui, penchée sur son *tambour*, exécutait une broderie au crochet. Les faiseurs de statistique, qui se lamentent à plaisir sur des salaires de cinquante, de quarante ou de trente-cinq centimes attribués au travail d'une journée entière, ne



R. 4633  
R. 6485

veulent point considérer que cette occupation, si heureuse pour tromper les longues heures de la solitude, n'est, après tout, qu'un second emploi de leur temps. Déjà elles touchent leurs gages à titre de servantes et de pastourelles. Dans le plus grand nombre des cas, le gain qu'elles peuvent réaliser avec leur aiguille est consacré à leur fournir des habits & même des ajustements.

N'êtes-vous pas de mon avis, madame? Ne pensez-vous pas qu'il y aurait un livre bien intéressant à faire sur les occupations des bergères des différents pays? Je ne sais pas pourquoi, lorsqu'on nous tient au courant, jusque dans les plus minces détails, des faits & gestes des ouvrières de nos villes, on ne s'aviserait pas d'accorder quelque attention à cette classe bien autrement nombreuse de jeunes filles qui ont aussi leurs rêves, leurs aspirations, leurs devoirs.

La jeune fille grandit, elle se marie, elle devient mère de famille. La voilà retenue au foyer domestique par le berceau d'un nourrisson, par les soins du ménage, par tous les devoirs de la maîtresse de maison. Il faudrait trouver à cette femme une occupation qui lui permît d'utiliser son temps sans avoir à sortir de chez elle, & lui procurât les bénéfices de l'industrie sans lui en imposer les obligations.

Je ne veux point, chère madame, faire un procès à l'industrie manufacturière, ni répéter contre elle tant d'accusations dont la plupart sont des calomnies. Il ne faut pas croire, d'une façon absolue, que la présence de la femme à l'atelier perde nécessairement & à tout jamais la vie de la famille. D'énergiques efforts ont été tentés & poursuivis pour rendre à l'ouvrier, quand arrivent les heures du soir, cet intérieur du foyer dont sa tâche de la journée l'éloigne forcément.

Il faut le reconnaître avec loyauté, ces adoucissements sont un palliatif, ou, si l'on veut, une compensation & un remède; mais l'absence de la femme, de la mère, ne laisse pas d'être cruelle. Même alors que cette absence n'entraîne plus l'abandon des enfants & le désordre du ménage, elle laisse après elle un vide que rien ne peut combler & une tristesse qu'aucun bien-être matériel ne saurait adoucir.

Ce problème qui déconcerte encore aujourd'hui les hommes d'État & les économistes, s'est trouvé, grâce à la broderie, résolu dans la pratique, avant même qu'il eût été posé par la science. Il y a bien des siècles que la mère brode tranquillement, assise auprès du berceau de son enfant. Une table étroite, une boîte ou un panier renferment à leur aise tous les instruments de son labeur. Son principal outillage se cache dans un étui perdu au fond de sa poche. Quelques écheveaux ou quelques pelotons de fil complètent son approvisionnement. Si des soins domestiques la réclament, s'il lui faut mettre la main à la préparation des repas ou présider à l'ordre de la maison, s'il lui faut se déranger pour son mari qui rentre, son enfant qui l'appelle, elle

peut, sans inconvénient, quitter son ouvrage à chaque minute, sans que cet ouvrage ait rien à perdre de cette suspension. Il n'est pas même nécessaire d'achever le point commencé; rien n'empêche de laisser l'aiguille piquée sur l'étoffe, dans l'attitude où elle devra être ressaisie & retirée pour ajouter un point de plus au dessin.

Lorsque Ovide dépeint dans ses *Métamorphoses* le splendide palais du Soleil où doit se passer la fameuse aventure de Phaëton, il nous décrit avec complaisance les perspectives magiques qu'offre cette forêt de colonnes, taillées dans les marbres ou fondues dans les métaux les plus précieux. Après avoir étalé toutes ces richesses à nos yeux & les avoir fait miroiter sous notre regard, l'imagination du poète donne un nouveau coup d'aile pour nous entraîner, d'un bond, dans des perspectives sans bornes. « La richesse de ces matériaux était vaincue par le travail de l'artiste. »

Pour moi, je trouve que la broderie va plus loin encore.

Elle n'a pas besoin, comme l'architecte des palais mythologiques, de prodiguer l'or, l'argent & les pierres précieuses. Elle est comme les fées qui accomplissaient leurs transformations magiques à l'aide d'une simple baguette de coudrier. Il lui suffit de prendre en main un de ces humbles fils que vous apercevez par centaines & par milliers, perdus & noyés dans le tissu de l'étoffe. C'est ce fil sans valeur & sans beauté qui, conduit par l'intelligence & l'adresse, va se métamorphoser tout d'un coup en un ornement royal. Un mouchoir de poche, un col, des manchettes vendues à des prix fabuleux, doivent toute leur valeur & toute leur magnificence à quelques grammes de coton. Il est assurément impossible, dans l'ordre des industries humaines, de côtoyer de plus près le grand acte de la création & de tirer plus littéralement quelque chose de rien.

Ajoutons, pour achever cet éloge, qu'indépendamment de la simplicité des moyens & de la grandeur des résultats, il faut encore tenir compte à la broderie des facilités exceptionnelles qu'elle offre pour l'apprentissage comme pour la pratique.

Dans beaucoup d'industries, je parle de celles-là même qui s'exercent par le travail domestique, les opérations à accomplir, pour amener le produit à sa forme marchande, sont distinctes les unes des autres & demandent des procédés divers. Chacune de ces opérations s'accomplit par les mains d'ouvrières différentes, & comme chacune d'elles demeure renfermée dans sa spécialité, une fois qu'elles sont parvenues à un certain degré de rapidité & de savoir-faire, leur capacité ne s'augmente plus; elles restent ce qu'elles sont, sans pouvoir devenir meilleures ouvrières.

Il n'en va pas de même dans la broderie. Son exécution ne comporte d'autre division du travail que le tracé du dessin avant sa réalisation à l'aiguille. La même main commence & achève; & comme il ne faut point d'instrument pour aider le

travail, il n'est pas nécessaire d'en varier les procédés pour l'achever. En revanche, l'habileté de l'exécution ne saurait absolument pas comporter de limites. Quelque achevée que soit une ouvrière, il est toujours possible de concevoir une main plus délicate, une exécution plus irréprochable, un aspect plus féerique.

Ces glorieux privilèges de la broderie ne me font point perdre de vue un mérite plus humble sans doute, mais non moins digne d'être apprécié. Je veux parler de l'harmonie parfaite qui existe entre le travail de la broderie & l'économie générale du tempérament féminin. Il n'y a pas là, comme on le rencontre trop souvent dans d'autres industries moins heureuses, d'efforts à faire, d'attitude pénible à garder, d'inconvénients à subir ou de dangers à craindre. La femme la plus faible, celle qui a le plus besoin de veiller sur elle, peut se livrer impunément à ce travail. L'aiguille sied à la femme comme l'épée à l'homme!

Vous excusez maintenant, madame, les questions indiscrètes que j'ai pu vous adresser cet hiver au sujet des variations de la mode dans l'usage de certains ajustements. Ce n'est point une chose aussi indifférente qu'on pourrait le croire, de voir porter, même par fantaisie & par caprice, des cols & des manchettés de papier. Il est telle ville du Nord où cette invention économique a jeté récemment la consternation dans les esprits & la perturbation dans les affaires. On a vu le moment où ce qu'on appelle l'article lingerie allait être complètement supprimé de la toilette des dames. C'est par millions qu'il faut chiffrer la perte dont la broderie se trouvait menacée par la suppression de cet article de consommation. En revanche, le rétablissement des uniformes, depuis le règne de l'Empereur Napoléon III, a rendu sa prospérité & donne un nouvel essor à l'industrie de la broderie sur or, argent & soie. Il suffirait d'un caprice pour que la mode ramenât quelque chose d'analogue dans les toilettes de bal ou dans les costumes des femmes. Quel plus vaste sujet de méditations & d'études qu'une industrie capable de faire vivre seulement dans les régions de l'Est, plus de deux cent mille ouvrières, occupées à la broderie blanche! Comme on fait la statistique de cette armée, on pourrait dresser la carte géographique de ce travail. On verrait ainsi, que les broderies de toilette se confectionnent dans les quatre départements de la Lorraine, tandis que les bonnets, les coiffures de femmes, les entre-deux, les bandes destinées à être festonnées se font dans le département de l'Aisne; & les tissus nécessaires à cette fabrication viennent de Tarare, de Mulhouse, de Saint-Quentin & de Cambrai.

## II

### LA BRODERIE AU POINT DE VUE DE LA FEMME DU MONDE

Je dois vous avouer ici, chère madame, que je ne suis point sans éprouver un certain embarras.

Je ne voudrais pas trahir les droits de la vérité, & je ne voudrais cependant rien laisser échapper de contraire au respect que nous devons aux dames. Je me rassure toutefois un peu sur la délicatesse de mon sujet, lorsque je songe à cette élévation d'esprit, à cette activité intelligente, à cet heureux emploi du temps qui vous mettent, madame, en dehors & au-dessus de toutes mes remarques.

De tous les ouvrages à l'aiguille qui peuvent occuper les loisirs d'une femme & lui fournir l'occasion d'exercer son adresse, le travail à la broderie est le seul qui soit encore admis dans un salon. On ne le trouve pas déplacé dans les demeures les plus aristocratiques; les mains des impératrices & des princesses ne dédaignent point d'y toucher.

Si vous me permettez, madame, de vous dire là-dessus toute ma pensée, j'estime que le travail à l'aiguille est absolument nécessaire au tempérament moral de la femme. Je blâme de toutes mes forces ces éducations exagérées qui, sous prétexte d'orner l'esprit & d'étendre les connaissances, suppriment dans la conduite de la vie cet élément de paix & de stabilité.

L'esprit des femmes, vous le savez bien, est plus tourné à la poésie qu'à la pratique. Il entre dans la nature de leur intelligence, lorsqu'elles ont fait quelque lecture, d'en user moins par la réflexion qui se les assimile que par l'imagination qui les développe. Or, l'imagination est une faculté beaucoup plus complaisante que toutes les autres. Comme elle ne rencontre point d'obstacle, elle ne demande jamais de repos. Elle va, elle marche toujours; elle fait tant de chemin, qu'elle a beau partir des vérités les plus solides, elle ne laisse pas d'aboutir, à la première occasion, aux chimères les plus fantastiques. De même que l'homme est le plus souvent obligé de traiter son propre esprit par le régime des stimulants, afin de le dérober aux invitations de la paresse, de même la femme fera sagement, par un régime inverse, de suspendre, par des intervalles fréquents de repos, l'activité incessante de sa pensée. Ce calme qu'elle s'impose à elle-même aura pour résultat non pas de rompre la chaîne de ses raisonnements, mais le plus souvent de briser le fil de ses rêveries.

Il n'existe peut-être pas de meilleur moyen pour faire redescendre la pensée des espaces infinis dans lesquels elle promenait sa course vagabonde, & de la ramener au sentiment de la réalité présente, que de lui imposer tout d'un coup la tâche de conduire dans le monde des infiniment petits, ces mouvements si tenus & si minutieux de la main & de l'aiguille.

Il ne faut point qu'ici une intelligence trop orgueilleuse se révolte, comme si on lui proposait par dérision, ou si on lui imposait par tyrannie une besogne indigne de sa grandeur & de sa majesté. Cette gracieuse occupation de la main, cette attention adroite constituant, dans toute la force du terme & dans le meilleur sens du mot, une distraction puissante qui rend à l'imagina-

tion plus de calme & à l'esprit plus de fraîcheur.

Les femmes du grand monde ont si bien compris le rôle bienfaisant des ouvrages à la main, qu'elles les pratiquent plus que personne. Exonérées par leur fortune de mille soucis & de mille préoccupations, prévenues dans tous leurs desirs par tant de services qui leur ôtent l'activité du corps & de l'esprit, dispensées de toute œuvre utile, & fatiguées de plaisir jusqu'à la souffrance, elles ont, pour la plupart, le bon sens & le courage d'élever par leur volonté ce simple passe-temps jusqu'au niveau & à la dignité d'une occupation véritable. Elles transforment cet emploi volontaire de leurs loisirs en un travail obligatoire. Elles se procurent ainsi, au milieu du tourbillon dans lequel elles vivent, le temps de respirer & de se ressaisir.

Il n'est peut-être pas de spectacle plus triste que celui d'une femme oisive & désœuvrée, lorsque, assise dans son salon, elle attend une visite qui n'arrive pas, ou tourne d'une main distraite la page qu'elle ne s'est point donné la peine de lire. Je compare le travail à la main, si humble et si peu important qu'il paraisse, à ces arêtes que le bras de l'aiguilleur fait mouvoir au croisement des chemins de fer. Ce chétif obstacle ne suffit pas sans doute pour retenir ou pour maîtriser l'effroyable vitesse des trains lancés à toute vapeur, & cependant c'en est assez pour diriger dans un sens ou dans l'autre ces énormes convois qui font trembler la terre. De même cette occupation manuelle, si humble qu'elle paraisse au premier abord, n'en constitue pas moins un des plus puissants appuis que l'âme d'une femme puisse trouver contre elle-même. Il ne faut pas que notre orgueil en souffre. Il y a dans notre vie assez d'occasions où le corps se révolte contre l'âme & lui impose des tentations & des épreuves, pour qu'à son tour l'âme puisse demander un refuge à ces actes d'attention purement matérielle. Notre âme n'a pas toujours besoin, pour se retrouver forte & vaillante, qu'on la soutienne ou qu'on l'excite; il lui suffit le plus souvent d'un peu de calme & d'un peu de paix pour se remettre en possession d'elle-même. L'âme des femmes ne contient pas seulement des trésors de sensibilité & de tendresse, mais le plus souvent, sous leur flexibilité apparente, sous leur faiblesse & leur résignation, se cache un fond de vigueur & de courage dont elles reprennent possession dès qu'elles se retrouvent en face de leur propre cœur.

### III

#### LA BRODERIE AU POINT DE VUE DE L'ART.

Vous m'en voudriez beaucoup, chère madame, si, avant de terminer cette lettre, je ne vous montrais la broderie sous un dernier aspect.

Je vous ai rencontrée trop souvent dans les galeries du Louvre & à nos Expositions de tableaux pour ne pas savoir l'intérêt que peut vous offrir la broderie, considérée non plus au point de vue de l'industrie & de la vie pratique, mais dans ses rapports avec le sentiment du beau & le culte de l'art.

Lorsque nous parlons de la broderie, nous nous laissons facilement aller à la considérer sous un point de vue vulgaire & pour ainsi dire mécanique. Nous nous représentons toujours sur l'étoffe ou sur le canevas, un dessin arrêté dans ses contours & revêtu de couleurs prévues jusque dans les moindres détails de leurs nuances. Le travail de l'aiguille exclut alors toute intervention de l'esprit. Il se borne à un effort d'imitation, à une transcription exacte & correcte des formes & des couleurs que le dessin tracé sur le papier ou l'exemple fourni par le modèle offrent à la reproduction.

Réduite à ces limites si étroites & à cette besogne si peu attrayante, la broderie ne laisse pas encore d'avoir son charme, &, on peut le dire sans exagération, son côté artistique. De même que la main du sculpteur se plaît à modeler la terre qui cède sous la pression de ses doigts, de même il y a, pour une brodeuse habile, un certain charme à donner au travail tout son fini & toute sa perfection.

Mais la broderie ne se borne pas à couvrir de fil ou de coton, de laine ou de soie, d'or ou d'argent, l'étroit espace compris entre les indications du dessin. Elle ne demeure pas toujours servilement attachée à la reproduction textuelle d'un modèle où la situation & la nuance de chaque point sont invariablement prévues. Les brodeuses véritablement habiles, celles qui ont le coup d'œil & le goût également sûrs, celles qui savent saisir la forme & la couleur avec la sûreté d'un peintre, dédaignent l'emploi vulgaire du tracé & de l'échantillon. Elles opèrent à la façon de l'artiste, le regard fixé sur la nature elle-même, qu'elles s'efforcent de copier & d'embellir. N'ai-je pas vu souvent, dans un salon que je ne vous nommerai pas, la fleur, posée sur la table, devenir en même temps un modèle pour le pinceau & pour l'aiguille ? & dans cette lutte de deux arts qu'on n'a cependant pas coutume de mettre en parallèle, ce n'est pas la broderie qui a été le plus souvent vaincue. Le relief dont elle dispose, les riches teintes qu'elle emploie donnent à ses œuvres une fraîcheur, un éclat, une vie auxquels la peinture n'est pas toujours sûre de parvenir.

Arrivée à ce degré de perfection, ou, si vous me permettez un mot plus fort, d'inspiration, la broderie ne peut plus être considérée ni comme un métier ou une industrie, ni comme une occupation ou un passe-temps; elle devient un art véritable; elle en a la spontanéité, l'élévation, la puissance. Elle ne garde plus rien de ce travail mercenaire qui reproduit pour la vente & pour la consommation un type uniforme & marchand.

Elle varie à l'infini ses créations. Chacune des œuvres qu'elle produit est originale; elle a sa physionomie & sa valeur.

Je ne veux, chère madame, donner à cette lettre ni les dimensions d'un ouvrage ni les allures d'un traité, aussi je renonce, un peu malgré moi, au dessein que j'avais d'abord formé de vous dire quelque chose, en terminant, sur l'histoire de la broderie; mais il ne me serait pas possible de m'en tirer sans faire de l'érudition & sans que la science montrât un peu le bout de l'oreille.

La broderie, en effet, n'est point une découverte moderne ni une invention récente: elle remonte, sinon tout à fait au déluge, au moins jusqu'à la première origine des nations, jusqu'aux temps fabuleux de Rome, jusqu'à la guerre de Troie & aux antiques poèmes du vieil Homère. On la retrouve à tous les âges des peuples, dans la civilisation comme dans la barbarie, sous la tente ouverte des tribus errantes comme dans les ateliers des grandes capitales.

Homère nous raconte qu'Hélène occupa ses loisirs à broder les combats des Grecs & des Troyens. Malgré l'intervalle des temps, ce travail devait, j'imagine, ressembler beaucoup à la célèbre tapisserie de Bayeux exécutée par la reine Mathilde & représentant la conquête de l'Angleterre par les Normands. Les broderies étaient fort en usage non-seulement à Troie, mais dans tous les royaumes de l'Orient. C'est sans doute pour cette raison que Pline, si bien informé de tous ces détails, attribue l'invention de la broderie aux Phrygiens, & Virgile, en parlant d'étoffes brodées, leur avait déjà donné dans son poème le nom de *Phrygiennes*.

Il n'est peut-être pas impossible d'aller plus loin & de distinguer entre les procédés de la Phrygie & ceux de Babylone. Les broderies phrygiennes étaient relevées en bosse; celles des Babyloniens, qui n'avaient pas de relief, se distinguaient par la variété & la richesse des couleurs. Quelques-uns de ces fragiles chefs-d'œuvre avaient conquis dans le monde ancien une sorte de notoriété historique. C'est à Babylone qu'avait été confectionné ce service complet de couvertures de lits à convives dont l'empereur Néron fit l'ac-

quisition, au prix de 840,000 francs (4 millions de sesterces). Du temps de Caton l'Ancien, et à l'époque où elles avaient été transportées à Rome, elles s'étaient vendues juste le quart de ce prix-là. Ce n'est pas seulement en France que la fantaisie & le luxe élèvent rapidement la valeur des objets de haute curiosité.

Les Romains, malgré leur rudesse un peu barbare, empruntèrent de bonne heure, sinon leur art, du moins leurs ornements à l'art grec & phrygien. Tarquin l'Ancien, suivant le témoignage de Denys d'Halicarnasse, fut le premier qui parut à Rome, vêtu d'une robe brodée d'or. Lorsque le roi Tullus Hostilius s'empara des douze villes de la Toscane, on voit figurer des étoffes enrichies de broderies parmi les objets qui furent donnés en tribut au vainqueur. Il est plus que probable que les Toscans, en relations continuelles avec l'Asie-Mineure, tenaient directement cet art des Phrygiens.

L'histoire de la broderie ne serait pas moins curieuse à suivre pendant le moyen âge. Le corps des brodeurs formait une confrérie sous l'invocation de Saint-Clair. La corporation est fort ancienne: elle figure déjà dans le *Livre des Mestiers*, d'Estienne Boileau, prévôt des marchands de Paris, livre publié par les ordres du bon roi saint Louis. — C'est la communauté des *brodeurs, coupeurs, égratigneurs, chasubliers*. Les statuts ne furent révisés qu'en 1648, & cette industrie avait pris alors un si grand développement, qu'elle ne comptait pas moins de deux cents maîtres ayant compagnons & apprentis.

Je m'arrête, chère madame; aussi bien je m'aperçois qu'avec la prétention & le désir de ne point faire ici l'histoire de la broderie, je finirais par m'y laisser entraîner. Pardonnez-moi d'avoir osé vous montrer le côté sérieux de ce sujet, moins frivole qu'il ne le paraît au premier abord. J'ai eu besoin de me rappeler les privilèges du critique. Il ne faudrait pas le sommer d'entreprendre lui-même l'œuvre qu'il s'arroge le droit de juger. On peut dire de la broderie à plus juste titre encore que des œuvres de l'esprit :

La critique est aisée, & l'art est difficile.

ANTONIN RONDELET.



# BIBLIOGRAPHIE

## CINÉAS

PAR M. VILLEFRANCHE (1).

Un jeune Grec, Cinéas, habite Rome, auprès de sa sœur, femme d'un tribun militaire, qui conduit les aigles romaines en Bretagne contre les sujets de la reine Boadicée. Ce jeune Grec est admis à la cour de Néron, & dans la familiarité de César, il voit le luxe, les arts, les délices & les crimes de cette cour païenne & dissolue. Nourri de la philosophie du Portique, possédant une âme élevée & pure, l'intimité de Néron lui pèse, & l'atmosphère qui entoure le maître du monde l'épouvante & lui fait horreur; il se repose de ces meurtres & de ces avilissements auprès de sa sœur & de son petit-neveu, Marcus, enfant spirituel & charmant, qui attire à lui tous ceux qui l'approchent; Cinéas le chérit tendrement; mais bientôt une autre affection prend place dans son âme: il aime une esclave gauloise, dont le courage, la modestie & la beauté ont touché son âme. Il apprend que Virginia est chrétienne; elle a été instruite des vérités célestes par les premiers apôtres de la Gaule; il apprend aussi que sa sœur & Marcus ont reçu le baptême, & leurs vertus sont pour lui une aube, présage du jour divin dans son âme. Le paganisme, qui a abouti à produire Néron, & Sénèque & Burrhus, est jugé; le judaïsme, dont un vieil hébreu, Isaac, lui a révélé les mystères, ne lui apparaît que comme le péristyle d'un temple où la vérité absolue réside; & gagné par la beauté de l'Évangile, il aspire au baptême & reçoit, devant le prêtre, au fond des Catacombes, les promesses de sa fiancée Virginia.

La persécution s'élève; l'innocent Marcus & la nourrice qui l'a instruit sont livrés à la torture & confessent victorieusement Jésus-Christ; l'enfant-martyr expire entre les bras de ses parents, en leur promettant, le front radieux, une éternelle réunion; Cinéas assiste à la première persécution, il voit l'incendie de Rome, le martyre des glorieux apôtres, la mort des chrétiens, victimes sans nom, immolés par Néron dans les jardins du

(1) Un gros volume, chez Lethielleux, rue Cassette, 23, Prix : Paris, 3 fr.; par la poste, 3 fr. 40 c.

Vatican; il assiste à la chute de Néron, & témoin intelligent de l'accomplissement des prophéties, il voit la ruine de Jérusalem par Titus. Ces grands spectacles ont détaché son âme de la terre; il renonce à sa fiancée qui se voue au service des pauvres, & suivi de son beau-frère Labéon, le père de Marcus, ils vont porter l'Évangile aux peuples assis dans l'ombre de la mort.

Ce livre, l'auteur l'avoue, est de la postérité de *Fabiola*. Ainsi que l'éminent cardinal Wiseman, il présente avec les formes & presque le réalisme de nos jours les événements des temps passés; les caractères mêmes offrent peut-être trop de ressemblance avec ceux qui ont ému les lecteurs de *Fabiola*. Marcus ressemble à Tarcisius, Gortyna la nourrice rappelle l'esclave Syra qui instruisit *Fabiola*, mais jamais peintre n'eut tort d'imiter un noble modèle, & j'ajoute que tous les détails de l'ouvrage de monsieur Villefranche sont du plus vif intérêt & de la plus scrupuleuse vérité historique; les deux Rome, la Rome du Cirque & du Mont-Palatin, & la Rome des Catacombes, sont décrites avec un art & un charme extrêmes; le pur esprit chrétien circule dans toutes les pages du livre, & nous le recommandons en toute confiance à nos lectrices. L'auteur des *Deux Orphelines* se recommande, du reste, par lui-même & par le succès de son premier travail.

## UN NOBLE CŒUR

Suivi de

## COLOMBE

PAR ÉTIENNE MARCEL (1).

La première de ces deux nouvelles est empruntée à l'histoire de la Belgique, au temps de la Révolution française, & nous avons sujet de croire que ce récit, destiné à glorifier une âme généreuse, n'est pas de pure invention. L'intérêt augmente alors qu'on sait que *Frère Paul*, le héros du livre,

(1) Chez Ambroise Bray, 82, rue Bonaparte. Paris, un volume, prix : 2 fr.; par la poste, 2 fr. 25 c.



a vécu, qu'il a souffert, & que, fort d'un courage puisé dans l'Évangile, il a su pardonner à son ennemi des crimes qui avaient désolé sa famille & rempli de deuil sa maison & son cœur. La dernière scène du livre, celle où Paul, devenu prêtre, poursuivi par les républicains, vient, au péril de sa tête, donner les derniers secours de notre sainte religion à la fiancée infidèle de son frère, à celle qui a causé la mort de ce frère unique & aimé,

cette dernière scène émeut toutes les fibres de l'âme chrétienne.

La seconde nouvelle, *Colombe*, est simple & jolie. Colombe, jeune fille intelligente & pieuse, devient l'ange gardien d'une compagne moins heureusement douée & moins religieusement élevée; ce sujet n'est pas nouveau, mais le talent de l'auteur a su lui donner une jeunesse & une fraîcheur remarquables.

M. B.

## L'ENFANT EN BLANC

Monts gelés & fleuris, trône des deux saisons,  
Dont le front est de glace & le pied de gazons,  
C'est là qu'il faut s'asseoir !...

Les voyageurs, oiseaux frileux que l'hiver envoie du nord au midi, & qui, du haut de la terrasse de Pau, contemplaient le majestueux spectacle des Pyrénées qu'Alfred de Vigny a voulu décrire dans ces vers, n'étaient pas cependant uniquement absorbés par ce tableau ravissant, où se mêlent à l'envi la grâce, la poésie, la splendeur. Tous, Français du Nord, pâles encore de quelque maladie, Anglais qui, semblables aux barbares, quittaient leurs froids climats pour ces contrées auxquelles le soleil sourit toujours; malades sérieux, aimables désœuvrés, blondes & frêles jeunes filles, tous voyaient chaque jour le panorama des montagnes; on l'admirait encore, mais il n'étonnait plus, & les petites histoires, les petites curiosités ordinaires de la société trouvaient une grande place dans la vie que la jolie ville de Henri IV faisait à ses hôtes d'une saison. On cherchait à se connaître afin de pouvoir se lier; les sympathies de race, de caste, d'opinion, d'éducation, rapprochaient vite ces groupes arrivés de contrées si diverses; on se reconnaissait au langage, on se distinguait aux manières, &, quelques renseignements préliminaires aidant, on ne tardait pas à établir des amitiés vives, spontanées, qui devaient cependant, pour la plupart, avoir moins de durée que la neige sur le pic de Vignemale. Le printemps reviendrait, les hirondelles quitteraient les ruines de la Grèce pour revoir leurs nids pendus aux beffrois du nord: les violettes, ambassadrices du printemps, diraient que les temps rudes sont finis, & les voyageurs quit-

teraient leurs amis d'un hiver; on s'éloignerait sans espérer de se revoir, & on échangerait un: *Ne nous oubliez pas!* que l'avenir ne devra pas réaliser. La vie ordinaire, prose inflexible, va reprendre ses droits, & le poème du voyage sera mis en oubli dans quelque arrière-tiroir de la mémoire, d'où une fois, longtemps après peut-être, on tirera un souvenir, en disant: « Quand nous étions à Pau... »

Or, cette année-là, il y avait à Pau deux jeunes femmes & un enfant dont la société se préoccupait volontiers, mais d'une manière bénigne & favorable. Une de ces jeunes femmes ne quittait pas le grand deuil, & quand elle relevait son voile de crêpe, elle laissait voir une figure charmante, qui portait les traces évidentes de la maladie. Elle ne rendait pas au monde l'attention qu'il daignait lui accorder, elle ne semblait tenir à la terre que par un fil, fil d'or, il est vrai, l'amour maternel. Ce beau garçon, qui ne la quittait jamais, et qu'elle regardait toujours, c'était bien son fils, quoiqu'il fût aussi fort, aussi robuste qu'elle était délicate, & faible; la manière dont elle le nommait, l'appelait: Ernest! Ernest! la tendresse de sa voix & la tendresse de son regard auraient suffi à constater leur étroite parenté, alors même que leurs visages n'eussent pas porté le sceau d'une intime ressemblance. Mais ce qui surprenait les étrangers, c'était le costume invariable de cet enfant, qui, très-grand, très-développé, accusant déjà par sa force & sa hardiesse une dizaine d'années, portait encore un vêtement entièrement blanc; & dans les promenades, au détour des rues, on distinguait de loin la dame enveloppée de son châle & de ses crêpes noirs, l'enfant qui la précédait en bondissant, laissant flotter son manteau de drap blanc, & jetant en arrière sur sa tête brune & forte un chapeau en

feutre de la même couleur. A côté de la dame, marchait son inséparable compagne, une grande jeune fille, peu jolie, mais d'une physionomie distinguée, & qui paraissait tout occupée de son amie & de l'enfant actif & joueur. On voyait ces dames à la promenade, on les voyait aussi & fréquemment à l'église; on savait qu'elles étaient seules, que l'aînée, déjà veuve quoique si jeune encore, se nommait madame de Saunoy; que sa sœur était mademoiselle Paule d'Esigny; quelques mots échangés avaient laissé voir qu'elles appartenaient au meilleur monde, & en conséquence, les dames de la colonie leur firent des avances, qui, reçues avec une grâce réservée, amenèrent cependant des relations journalières, presque affectueuses, sans arriver toutefois jusqu'à l'intimité.

On avait décidé un pèlerinage à Notre-Dame-de-Bétharram; une vieille dame, fidèle habituée des Pyrénées & qui avouait devoir sa vie & sa santé à leur air pur & à leurs sources salutaires, organisait chaque année cette partie avec les nouveaux voyageurs qu'elle initiait aux plaisirs & aux dévotions du pays. Elle invita madame de Saunoy, sa sœur & l'enfant blanc, comme on le nommait, & il fut convenu que la caravane partirait le matin, qu'on entendrait la messe à Bétharram, & qu'on reviendrait dans la soirée.

Le programme fut fidèlement exécuté, & le beau temps, qu'on n'avait pas invité, fut cependant fidèle au rendez-vous commun.

Au sortir de la chapelle, où la plupart des pèlerins s'étaient assis à la Sainte Table, un sentiment doux remplissait tous les cœurs; cette admirable nature, cet humble sanctuaire tapissé d'offrandes, où l'on avait tant pleuré, tant prié, tant remercié, cette pensée que, pour la plupart, ce voyage était unique dans la vie, & qu'on ne reviendrait plus vers ce lieu charmant & béni, les souvenirs, les vœux, les soupirs que chaque âme emporte en elle comme un secret que Dieu seul voit & connaît, tout contribuait à donner plus d'intimité à cette société de personnes, rassemblées presque par hasard, & qui se trouvaient réunies tout à coup dans la même foi & dans les mêmes sentiments.

« Je viens ici chaque année, dit la vieille dame, & toujours avec le même bonheur.

— J'ai visité beaucoup de lieux de pèlerinage, dit une jeune femme, mais peu m'ont laissé une impression aussi recueillie, aussi douce. Quelle solitude! quel silence! & comme on prie bien ici!

— J'y ai demandé une grâce: l'obtiendrai-je? demanda une jeune fille.

— On obtient, je crois, tout ce que l'on demande à la Sainte Vierge, répondit madame de Saunoy en sortant de son silence habituel.

— Oh! madame, voilà une assertion peut-être hasardée! s'écria un homme venu en amateur de la belle nature.

— Je ne le pense pas, répondit-elle simplement: je parle d'après ma propre expérience.» Elle tourna ses yeux humides vers Paule, qui fit un signe affir-

matif, mais personne n'osa les interroger. Après un joli déjeuner, on se remit en route; madame de Saunoy était en voiture; sa sœur, son fils & une jeune dame, madame de Camps, étaient à cheval & cheminaient côte à côte, en surveillant de l'œil Ernest, dont un guide conduisait la monture. Tout à coup, madame de Camps, se tournant vers sa compagne avec un aimable sourire, lui dit:

«Vous me trouverez bien curieuse, mademoiselle. mais les paroles de madame de Saunoy me préoccupent. Elle a donc reçu une grande grâce? Et moi qui en ai tant à demander!

— Ma sœur ne fait pas de mystère de la faveur qu'elle a reçue, & je puis, madame, vous dire le bonheur qui nous a été accordé. Le voulez vous?

— J'en serai bien heureuse.

— Du plus loin que je me souviens, dit Paule, je vois toujours ma sœur auprès de moi. Elle est mon aînée, je suis venue au monde un mois après la mort de mon père; ma pauvre mère, toujours souffrante, me laissa à la direction d'Ernestine, de qui je reçus les plus tendres soins. Elle me gâta, me gronda, m'éleva; nous ne nous quittâmes qu'à son mariage, & j'en eus bien de la peine, quoique nous ne fussions séparées que de la largeur d'une rue. Je perdis ma mère qui succomba à de longues souffrances, saintement acceptées, & dès ce jour de deuil, la maison d'Ernestine devint la mienne; son mari me reçut en frère, & je goûtai mes premières consolations, après un si grand chagrin, auprès du berceau de mon neveu Ernest. Le bonheur de ma sœur me suffisait, elle était si pleinement heureuse, il existait une si profonde sympathie entre mon beau-frère et elle, que... »

Elle s'arrêta; madame de Camps dit:

« Que?... »

— J'en ai contracté la crainte du mariage: quand on a vu l'idéal, on redoute de tomber dans la prose. L'enfant ajoutait à cette félicité un charme infini: il me semble voir encore ma pauvre Ernestine dans tout l'éclat de sa jeunesse, de sa joie, de sa beauté, lorsqu'au matin on lui apportait son fils & qu'elle jouait avec lui dans cette chambre ornée de tant d'objets d'art, de tant de choses curieuses rassemblées par le goût érudit de mon beau-frère! Quel joli tableau faisaient le fils & la mère au milieu de cet entourage de meubles sculptés, de statues, de tableaux, d'étoffes précieuses! comme tout leur riait! Pourquoi l'aube, le printemps, le rire sont-ils si courts?

« La foudre tomba au milieu de ce bonheur; mon beau-frère fut victime d'un accident de chasse, il n'eut pas même le temps de dire adieu à celle qu'il aimait tant, & à ce pauvre enfant qui ne connaît de son père que le nom. La douleur d'Ernestine fut ce qu'avait été son bonheur: immense; elle s'éloigna du monde, elle voulut vivre seule avec moi & Ernest, & elle ne souffrait pas qu'il s'éloignât d'elle l'espace d'un quart d'heure. Elle craignait toujours depuis qu'elle avait été frappée, &

son âme ébranlée connaissait toutes les terreurs & toutes les superstitions.

» Nous passâmes deux années enfermées dans notre maison d'Orléans; nous ne sortions que pour aller à l'église, nous ne nous promenions que dans notre jardin, nous ne voyions que les hommes d'affaires & les subrogés tuteurs de l'enfant. Pourtant, la belle-mère d'Ernestine, vieille & infirme & qui habitait près de Tours, demanda avec instance à voir son petit-fils; il fallut se décider à ce voyage. Ma pauvre sœur y porta sa tristesse inconsolable, & la vue de cette maison de campagne où son mari avait passé ses premières années, où ils étaient venus ensemble à plus d'une reprise, enfonça le poignard plus avant dans son cœur. Je repartis avec elle, affligée de la voir plus sombre & plus affaissée que jamais, & me demandant ce qui pourrait la tirer de cette torpeur qui menaçait sa vie.

» Nous voyagions en chemin de fer, ce qui amusait singulièrement Ernest; il ne voulait pas quitter la portière, & il s'exclamait devant tous ces spectacles nouveaux qui glissaient sous ses yeux. Il était là, placé entre nous deux, & la route, trop courte à son gré, nous rapprochait déjà d'Orléans, quand tout à coup il fit un mouvement en avant en se penchant pour mieux voir une prairie où bondissaient de jeunes poulains... au même instant, la portière s'ouvrit, & l'enfant fut précipité... Ah! madame, quel moment d'horreur! je me cramponnai à ma sœur, je l'empêchai de se jeter à la suite de son fils. Deux dames qui voyageaient avec nous firent de vains efforts, des signaux pour arrêter ce train qui volait sur les rails: la force matérielle était sourde & aveugle, on ne vit, on n'entendit rien, & ce ne fut qu'à notre arrivée à la gare d'Orléans que l'accident fut connu. Ernestine était sans connaissance: je la confiai à un médecin & à sa femme de chambre qui voyageait avec nous, & je remontai sur un train qui partait pour Tours, afin d'aller chercher le corps de mon malheureux neveu.

» Le train s'arrêta, par ordre exprès, à la petite gare qui touchait au lieu de l'accident. Je descendis, escortée du chef de convoi, & j'allai, tremblante, les genoux chancelants, m'apprêtant à reconnaître quelques restes mutilés... un cantonnier, un homme d'équipe, une femme accoururent au-devant de nous; mon compagnon dit:

» — L'enfant?

» — Il vit, monsieur, il n'a pas de mal! Venez le voir.

» Je n'avais pas pleuré jusqu'alors, tout à coup je fondis en larmes: la reconnaissance & la joie me suffoquaient. On me conduisit dans une maison voisine; Ernest était là, couché sur un lit, mais vivant. Il se jeta à mon cou en disant:

» — Et maman?

» Qu'elle allait être heureuse! Je demandai à repartir sur-le-champ; il me semblait que je lui voyais du bonheur, mais le médecin ne permit pas

qu'Ernest m'accompagnât: il voulait du repos pour son malade après une si violente secousse, & il me promit de me le ramener lui-même dans deux ou trois jours. Il fallut céder, je partis seule & triste, & je fus effrayée à mon arrivée de l'état où je trouvais ma sœur: une fièvre ardente, un délire affreux l'empêchèrent de me reconnaître. Elle parlait continuellement, très-vite & répétait sans cesse les mêmes paroles, comme un tocsin dont le même son produit toujours une nouvelle frayeur. Elle confondait la mort de son mari & celle de son fils: elle disait:

» — Frappés tous deux par... enterrez-les ensemble, ensemble... j'irai aussi... j'irai aussi...

» Quelle nuit! son fils était plein de vie, & moi qui venais le lui dire, elle ne voulait pas m'entendre, elle me repoussait. Un instant, j'essayai d'exercer une espèce d'autorité, je lui pris les mains, je me penchai sur elle & je lui dis haut & lentement:

» — Ernest est sauvé! Ernest vit!

» Elle me répondit par un éclat de rire terrible qui résonne encore à mes oreilles, & elle se reprit à répéter:

» — Enterrez-les ensemble! ensemble!

» Et quand deux jours après, Ernest revint, des roses sur les joues, plein de santé & de vie, quand je le mis sur son lit, elle le repoussa en s'écriant:

» Otez-le, il me fait mal!

» Cette image chérie ne rentra pas dans ses yeux, son cœur désolé resta muet, elle ne reconnut pas son fils, & je comprenais, au milieu de ses paroles incohérentes, qu'elle supposait qu'on mettait un autre enfant à la place d'Ernest mort...

» Que vous dirai-je, madame? la fièvre tomba, une espèce de santé revint, mais la raison demeura absente. Ma pauvre sœur, si tendre, si clairvoyante, pleurait son fils vivant & s'obstinait à le repousser quand il venait vers elle... Tous les soins, toutes les lumières de la science échouèrent, & pendant huit mois, j'eus la douleur de la voir ainsi, folle de désespoir & frappée, semblait-il, d'une manière incurable. Déjà on murmurait autour de nous de sinistres paroles; les tuteurs d'Ernest & les médecins parlaient d'*établissement spécial*, d'isolement nécessaire, de présence compromettante, & je vis le moment où on allait m'enlever cette amie bien-aimée, ma sœur, ma bienfaitrice, et la jeter, seule, sans consolation, dans une maison d'aliénés.

» J'avais déjà beaucoup prié, mais cette perspective prochaine excita ma foi: je résolus d'aller en pèlerinage à une petite chapelle dédiée à la Sainte Vierge, située dans un lieu solitaire qu'on nomme Seiches-Bruyères, près de la forêt d'Orléans.

» Je revins le soir même à Orléans; ma sœur était déjà couchée, mais la femme de chambre me dit avec surprise que sa maîtresse avait beaucoup pleuré. C'était la première fois depuis huit mois; jamais de ses yeux brûlants aucune larme n'avait coulé, & elle avait pleuré, à l'heure même où j'invoquais Marie! L'espoir s'anima de plus en plus

dans mon cœur; je dormis à peine, & dès le point du jour, je me levai, & j'allai à cette chambre gothique, la sienne autrefois, & que, depuis la mort de son mari, elle avait abandonnée. Je la remis en ordre, dans le même ordre qu'autrefois; je relevai les rideaux du lit, j'établis sous leurs plis la barcelonnette où Ernest avait dormi ses jolis sommeils d'enfant, j'enlevai la poussière des bustes & des cadres des tableaux, je couchai paresseusement sur un coussin l'épagneul vieilli qui jadis jouait avec Ernest, j'étais sur la table le tapis de Smyrne, & enfin j'appelai Ernest lui-même. Je l'habillai en noir, comme il l'était huit mois auparavant, je le fis asseoir sur une petite chauffeuse qu'il affectionnait dans son enfance, je lui fis sa leçon; puis, le cœur palpitant, j'allai vers ma sœur.

» Elle était levée: je courus à elle d'un air enjoué; je l'embrassai & je lui dis:

» — Tu ne viens pas dans la chambre bleue! j'ai dit qu'on y serve le déjeuner. Ernest nous attend.

» Elle me regarda d'un air irrésolu, mais avec une douceur inaccoutumée. Je lui pris le bras & je l'entraînai. Elle leva elle-même la portière & s'arrêta sur le seuil de son ancienne chambre, pleine, en ce moment, de fleurs & de soleil, rayonnante comme autrefois. Ernest se leva & courut vers elle, en criant:

» — Bonjour, maman!

» Le pauvre vieux chien aboya faiblement: Ernestine tressaillit, son fils s'était jeté à son cou & la dévorait de caresses: elle le reconnut:

» — Mon Dieu, me dit-elle, que s'est-il donc passé? Est-ce que je rêve maintenant?

» — Tu as été malade, lui dis-je, bien malade; mais nous célébrons aujourd'hui ta convalescence, nous qui t'aimons tant, Ernest, moi, nos vieux

serviteurs, & jusqu'à ce pauvre chien que tu ne caresses plus.

» — Mais il s'est passé quelque chose d'affreux? me dit-elle encore comme si elle cherchait dans ses souvenirs.

» — Oui, Ernest a fait une chute sous tes yeux, mais le bon Dieu l'a protégé; regarde, il n'a eu d'autre mal qu'une petite blessure.

» Je lui montrai la cicatrice de la main de son fils; elle baisa cette main, elle regarda longtemps l'enfant: la conviction, la raison, la joie, la vie lui revenaient. Mon âme débordait de reconnaissance, & pourtant je tremblais, j'avais peur qu'un mot, un geste ne la rejetât dans les abîmes du désespoir & de la folie. Ernestine me dit avec une émotion profonde:

» — Je n'ai donc pas tout perdu... il me semblait... Oh! quel horrible cauchemar!

» Je l'embrassai mille fois, elle pleura de salutaires larmes & elle serra son fils sur sa poitrine avec une telle expression qu'il lui dit aussi:

» — Ma mère, je vous retrouve! qu'il y avait longtemps que vous ne m'embrassiez plus!

» Nous l'avions retrouvée, en effet, elle nous était rendue dans la plénitude de son intelligence & de ses belles facultés. Elle est l'institutrice de son fils, la gloire & la consolation de sa sœur. Voilà, madame, pourquoi nous aimons la Sainte Vierge.

— Et pourquoi ce grand et beau garçon est vêtu de blanc. Eh bien! je veux lui offrir, pour le jour de sa première communion, qui doit être prochain, un chapelet blanc qui a été béni par le saint Père. Me le permettez-vous, mademoiselle?

— Nous accepterons avec reconnaissance. Ce sera un souvenir de Pau et de Bétharram...

— Et peut-être, si vous le vouliez, la base d'une amitié durable, » dit madame de Camps en tendant la main à Paule qui la serra affectueusement.  
M. BOURDON.

## L'ONCLE HÉGÉSIPPE

**P**OURQUOI ne vous êtes-vous pas marié, mon oncle? »

Telle est la question que j'adressais à celui qui, depuis ma plus tendre enfance, m'avait tenu lieu de père.

J'étais alors occupé à terminer sous ses yeux un devoir qu'il m'avait donné, pendant que lui-même était plongé dans la lecture d'un vieux manuscrit.

La pièce où nous nous trouvions était encombrée d'in-folio poudreux, d'instruments de physique, de fioles, de collections de minéraux & d'insectes. C'était un vrai pandémonium qui trahissait les habitudes d'un savant auquel nulle branche des sciences n'était restée étrangère.

L'extérieur de mon oncle était en harmonie avec cet arsenal scientifique. La vie sédentaire avait déve-

loppé chez lui un embonpoint que son extrême sobriété aurait dû combattre; sa figure large, épauouée, était encadrée dans des favoris grisonnants, & sillonnée de rides qui formaient des dessins fantastiques. Ses yeux vifs, quoique fatigués par un travail excessif, étaient abrités derrière des lunettes bleues, & surmontés de longs sourcils mal disciplinés; sous son bonnet de soie noire s'échappaient quelques mèches de cheveux blancs dans lesquelles se jouaient alors les rayons du soleil. Une cravate en forme de corde était nouée négligemment autour de son cou épais; une vieille robe de chambre râpée l'enveloppait de ses plis flottants.

C'était une figure sympathique; mais prétendre que mon oncle Hégésippe était un bel homme, c'était dépasser les limites permises du paradoxe. Je ne me figurais pas qu'il pût jamais avoir été jeune.

C'est sans doute en raison de cela que la question qu'on vient de lire s'était présentée à mon esprit. J'hésitai longtemps à la formuler, la trouvant irrévérencieuse, comme elle l'était en effet.

Lorsque, triomphant de mon hésitation, je me hasardai à parler, il leva la tête, ses yeux ne trahirent ni surprise ni mécontentement; il me sembla seulement qu'il cherchait à lire au fond de ma pensée; je rougis, tremblant qu'il ne devinât la série de sottises déductions qui m'avaient égayé.

Au lieu de me répondre, il me pria d'aller lui chercher un gros volume dans la bibliothèque; puis, sans plus s'occuper de moi, se remit au travail.

Cette fin de non-recevoir m'humilia, mais en même temps aiguillonna ma curiosité, ce qui n'avait été jusqu'alors que la fantaisie d'un cerveau désœuvré devint un désir que je tins à honneur de satisfaire.

Il passait pour original, l'oncle Hégésippe, & égayait souvent la conversation de ceux qui le connaissaient, mais sans aucune nuance de raillerie ou de malveillance.

Il avait soumis sa vie à une régularité toute monastique; hiver & été c'était à la même heure qu'il se levait, se couchait, prenait ses repas. On eût dit qu'il ne connaissait pas de besoins; les exigences de la vie matérielle étaient renfermées pour lui dans les limites les plus étroites possible, sa frugalité tenait du prodige.

Malgré cette simplicité de mœurs toute primitive, Dieu sait si l'oncle Hégésippe était avare; il se serait reproché la satisfaction d'un caprice, il n'aurait pas hésité à sacrifier pour un ami la moitié de sa fortune. Il était bien loin de pratiquer la morale égoïste du rat de la fable.

« Frédéric, me disait-il, souviens-toi que chaque homme est responsable du bien qu'il aurait pu faire & du mal qu'il aurait pu empêcher. »

Simplicité, bonté, c'étaient les traits saillants de son caractère. Il faut cependant y joindre la distraction, une distraction qui, dans les détails de la

vie usuelle mettait constamment ma vigilance à l'épreuve. Que de fois ne l'ai-je pas rappelé quand il sortait en pantoufles par un temps affreux, la cravate nouée derrière le dos ou un ustensile de ménage sous le bras en guise de livre!

Excellent oncle Hégésippe! Je lui dois d'être ce que je suis, & je ne puis songer à lui sans attendrissement. Je savais dès lors apprécier son dévouement & j'étais profondément reconnaissant; mais chez les enfants la reconnaissance est toujours mêlée de légèreté & d'égoïsme.

Je cédaï parfois à des tentations d'espèglerie que je me suis souvent reprochées plus tard. C'était dans une de ces dispositions taquines & railleuses que j'avais demandé à mon oncle les raisons qui l'avaient déterminé à rester célibataire.

Mon échec m'avait déconcerté, non découragé; il avait aiguillonné ma curiosité; comme toutes les passions elle avait grandi en raison des obstacles qu'on lui opposait; à chaque instant le démon tentateur murmurait à mes oreilles la fatale question :

« Pourquoi mon oncle ne s'est-il pas marié ? »

J'en demande pardon à sa mémoire, mais cette idée folâtre se présentait sous les formes les plus bizarres, mon imagination forgeait les plus ridicules histoires, mais les créations saugrenues, absurdes qui amusaient mes loisirs ne me satisfaisaient pas, je tenais à avoir une explication positive & catégorique.

La lecture de je ne sais plus quelle gracieuse idylle d'un poète grec vint encore stimuler les caprices de la folle du logis. Quel rapport y avait-il entre l'adolescent qui reflétait toutes les grâces de la statue antique & le savant obèse perpétuellement courbé sur ses livres? Je ne pourrais le dire; je me laissai aller à ce ridicule rapprochement; le formidable point d'interrogation se dressa devant moi, &, comme si la première fois ma question n'avait pas été entendue, je la renouvelai.

Mon oncle releva la tête & répondit de cette voix calme dont l'intonation ne variait presque jamais.

« La curiosité qui s'applique à la science est une belle chose, Frédéric; dans les autres cas il faut te mettre en garde contre elle. »

Ce fut tout, mais je me le tins pour dit & compris qu'il fallait laisser le problème à l'état d'énigme. Une fois l'espoir d'obtenir une réponse évanoui, ma curiosité se calma, & j'en vins à penser qu'il n'était pas absolument indispensable à mon bonheur de savoir pourquoi mon oncle était resté garçon.

Des préoccupations plus graves se substituèrent bientôt aux insouciantes fantaisies du jeune âge; j'avais terminé mes études sous l'habile direction de mon oncle; j'étais à ce moment solennel où l'on débute dans une carrière & où l'on commence à se frayer son chemin dans le monde. A cette préoccupation se joignit bientôt l'attente d'un évé-

nement qui devait décider de mon avenir ; il s'agissait de mon mariage.

J'étais trop absorbé par mes soucis personnels pour songer à autre chose. Le changement qui s'était opéré dans mon caractère était évident à tous les yeux ; seul mon oncle ne s'en apercevait pas ou du moins paraissait ne pas s'en apercevoir. Seulement il me raillait parfois sur ma distraction presque aussi grande que la sienne, ou s'étonnait des progrès que je faisais sur le violon.

Il n'insistait pas, & je persévérais dans ma réserve. Ce n'était pas sans me la reprocher. Quel meilleur confident que mon oncle pouvais-je choisir ? Mais, s'il m'inspirait une confiance absolue pour tout le reste, je le jugeais très-incompétent sur ces sortes de choses. D'ailleurs il ne m'encourageait pas à m'expliquer.

On parle souvent du bavardage des vieilles gens & des portières, pourquoi ne cite-t-on jamais celui des jeunes gens ? Mon mutisme me pesait, le prolonger davantage était au-dessus de mes forces, je résolus de le rompre, croyant obéir aux scrupules de ma conscience.

J'étais allé passer la soirée chez les parents de Gertrude, je ne crois pas l'avoir encore nommée. Que se passa-t-il d'important ce jour-là ? Rien, si ce n'est que les incidents furent plus accentués, que mes espérances mieux encouragées se formulèrent avec une précision inaccoutumée. Il me sembla qu'on affectait de me placer à côté d'elle pour que notre babillage pût se donner librement carrière. On parla des intérêts, des projets de la famille comme si j'avais été en droit de les connaître. Gertrude n'avait jamais été plus enjouée, plus expansive, les phrases les plus banales prenaient pour moi un sens que je saisisais avidement ; je suivais le jeu de sa physionomie & croyais y voir le reflet de sentiments qu'elle ne formulait pas. Son regard surtout me ravissait, son regard doux & limpide dans lequel je lisais tant de promesses. J'étais sous le charme. Riants & naïfs souvenirs du printemps de la vie, ils sont loin de moi, mais je ne les évoque jamais sans attendrissement.

Mon cœur débordait, j'avais besoin de l'épancher. Le lendemain, je saisis le moment où, à la fin du dîner, l'oncle Hégésippe bourrait sa longue pipe de porcelaine, & je calculai que j'avais le temps de lui faire ma confidence.

« Mon oncle, lui dis-je, j'aurais à vous parler.

— Eh bien ! mon garçon, va, je t'écoute.

— Il s'agit de Gertrude Heurtaut & de moi. »

Mon oncle, sans faire une réflexion, sans témoigner de surprise, fit monter une bouteille de vin blanc de la Moselle, qu'il ne buvait que dans les grandes circonstances, & prit l'attitude d'un homme qui se prépare à écouter une longue confession.

J'étais un peu confus de la solennité avec laquelle s'ouvrait la conférence, & commençai avec un certain embarras. Mais peu à peu je m'échauffai,

je devins éloquent & mis en usage un luxe de métaphores, une richesse d'images qui rendaient témoignage de l'exaltation de mes sentiments.

Mon oncle ne disait rien, mais à travers les nuages qui se dégageaient de sa pipe, je voyais un vague sourire sur sa bonne & bienveillante figure.

Je dois l'avouer, la concision ne fut pas le mérite dominant de mon plaidoyer, il eut cependant le sort de tous les discours si longs qu'ils soient, & j'arrivai à la péroraison.

Quand j'eus fini, mon oncle ne donna aucun signe d'approbation ou de désapprobation. Il se mit à secouer lentement la cendre de sa pipe & se prépara à la bourrer de nouveau. Une seconde pipe après la première, c'était un fait inouï, sans précédent ; j'ouvris de grands yeux, tout stupéfait d'une pareille infraction à la régularité de ses habitudes.

Après une pause qui me parut bien longue, il rompit le silence profond qui régnait dans la chambre.

« Frédéric, me dit-il, tu ne me demandes plus pourquoi je ne me suis pas marié ? »

Cette parole fit sur moi un effet terrible. Il s'agissait bien de cette vieille question ; que l'oncle Hégésippe se fût ou non marié, je m'en souciais en ce moment comme d'un roman de madame de Genlis. Je pensais à moi ; pourquoi venait-il me parler de lui ? Faire intervenir son passé dans la discussion me semblait au moins d'une étrange importunité.

Je restais ébahi ; mon oncle reprit d'un air narquois :

« Veux-tu que je satisfasse ta curiosité si longtemps mise à l'épreuve ? »

Je balbutiai une réponse d'assentiment ; il s'en contenta, &, sans remarquer l'expression maussade de mes traits, après avoir allumé sa pipe, commença.

Dès les premiers mots, je compris qu'il serait impitoyable & ne me ferait pas grâce d'un détail.

« A dix-huit ans, dit-il, j'étais un fort joli garçon, bien tourné, mis toujours à la dernière mode. »

Je jetai sur mon oncle un regard dont l'interprétation ne prêtait pas à l'équivoque.

« Cela peut te sembler drôle, reprit-il, à la vue de ma grosse figure, de ma démarche pesante & de mon costume antédiluvien. Ne t'en déplaie, c'était ainsi. Je ne veux pas dire que je faisais l'admiration des jeunes filles, mais plusieurs me trouvaient à leur goût, & entre autres mademoiselle Victoire Keiser, la fille du percepteur. Elle ne ressemblait pas à Gertrude ; mais je te jure qu'elle était aussi jolie. Allons, ne t'en formalise pas, mon garçon, je ne renouvelerai pas la comparaison. »

Il rit de bon cœur en vidant son verre, puis reprit :

« Celle que nous préférons, vois-tu, est toujours belle entre toutes, & j'aimais Victoire. Ce n'était un secret ni pour elle ni pour personne dans notre

petite ville. Enfants, nous avions joué ensemble, & nos parents ne se cachaient pas pour dire qu'ils nous destinaient l'un à l'autre.

Quand vint l'âge de l'adolescence, une sorte d'admiration se mêla à l'affection qu'elle m'inspirait. Je me serais indigné si l'on avait prétendu qu'il y avait des yeux plus beaux que ses yeux noirs, de plus beaux cheveux, un ensemble plus complet de perfection; s'il se passait un jour sans que je la visse, le soir j'attendais plus longtemps le sommeil; j'aspirais en quelque sorte les paroles qui sortaient de ses lèvres roses, j'étudiais avec anxiété ses regards pour savoir si elle était joyeuse ou triste. Une inflexion de voix moins affectueuse me rendait tout soucieux; j'étais à la merci des caprices de son caractère vif & fantasque, je ne les discutais pas, mon culte touchait à l'idolâtrie.

Le jour où mon rêve de bonheur devait se réaliser était proche, je comptais avec impatience les mois & les semaines. Elle, cependant, bien sûre de moi, affectait de douter de mes sentiments & les mettait à de continuelles épreuves; je ne m'en plaignais pas, j'étais heureux de trouver l'occasion de les affirmer.

Par une belle journée de juin, nous étions ensemble dans le jardin de son père, tout près d'un puits profond. J'avais repris le thème accoutumé de mon dévouement sans limites. Elle m'écoutait avec un sourire qui semblait impliquer le doute & la défiance.

« Tout cela est bel & bien, dit-elle, les promesses sont faciles, mais quand il s'agit d'en venir aux effets, il faut en rabattre. »

Je protestai; tout en m'écoutant, elle laissa tomber dans le puits un mouchoir de batiste, & jeta un cri de regret.

Déjà j'avais saisi les deux branches de la corde qui descendait dans l'eau & me laissai glisser. Il n'y avait aucun péril, mais la difficulté était de saisir le mouchoir sans enfoncer; c'est ce que je voulais éviter, afin de ne pas me présenter à ses regards sous un aspect ridicule; j'y parvins, mais non sans peine, non sans déployer une agilité extrême, avec des prodiges d'équilibre, m'aidant de la corde, des parois du puits; je m'emparai enfin du mouchoir & remontai triomphalement sans avoir une goutte d'eau sur mes habits.

Mon empressement & mon adresse la flattaient; toutefois elle affecta de me plaisanter, & comme je réclamais un mot de félicitation, un hommage à mon dévouement, elle se prit à rire & à s'enfuir. Mais les jeunes filles ressemblent presque toutes à la bergère de Virgile, elle se sauvait pour être atteinte; je la forçai de s'asseoir à mes côtés sur un banc dressé devant la maison, à l'ombre d'un tilleul.

Je la pressai de m'aider à mettre un terme aux ajournements, de hâter le jour qui devait couronner tous mes vœux. Elle paraissait céder à mes instances & j'allais, je crois, obtenir une promesse

formelle, lorsque la voix de son petit frère nous appela.

« Victoire, Hégésippe, accourez vite. »

Au même instant nous entendîmes retentir les accents des trompettes, puis une brillante fanfare militaire; le sabot des chevaux faisait trembler le pavé! A mon grand regret, nous allâmes rejoindre la famille à la fenêtre du premier étage. Un magnifique régiment de dragons montait la rue, le soleil dorait les casques & jetait ses reflets sur la croupe luisante des chevaux. Les hommes avaient une figure martiale & bronzée au feu de nombreuses batailles. En France, l'aspect des uniformes & des drapeaux flottants a toujours le don d'enthousiasmer la foule; on applaudissait, les mouchoirs s'agitaient, quelques bouquets tombaient du haut des croisées.

On se montrait un officier encore jeune qui saluait tout le monde en souriant; chacun répétait son nom & vantait la bonne mine du compatriote qui, parti trois ans auparavant comme simple soldat, revenait, avec l'épaulette de lieutenant, au pays où il avait laissé sa fiancée. Celle-ci était précisément la cousine de Victoire.

Quand le défilé fut terminé & que les soldats se furent disséminés dans la ville avec leurs billets de logement, quelqu'un proposa d'aller faire visite à cette heureuse parente. L'officier était déjà chez elle entouré d'un cercle d'admirateurs.

Dieu! que j'étais peu de chose à côté de ce beau dragon aux longues moustaches, au teint coloré, au regard conquérant, à la parole retentissante! Je sentais que la comparaison devait m'être terriblement désavantageuse.

Victoire avait écouté d'un air soucieux. Quand nous rentrâmes, je lui donnai le bras, mais elle ne prêtait qu'une oreille distraite à ma conversation, & ne rompait le silence que par de rares monosyllabes.

« Hégésippe, me dit-elle tout à coup, n'as-tu jamais songé à l'état militaire? »

— Jamais.

— Tu as peut-être eu tort, c'est une brillante carrière; vois ce Duclos, il passait pour borné, il est parti simple soldat, on dit qu'il deviendra sûrement général. »

Je voulus la plaisanter sur ce goût subit pour l'uniforme, je n'obtins aucun succès. Je compris bientôt que vouloir modifier ses idées, c'était tenter l'impossible. Elle était habituée à me voir docile à toutes ses volontés, prêt à accepter toutes les conditions sans en imposer jamais. Je l'aimais tant que la chose me paraissait toute naturelle, & cette fois encore je n'eus pas l'idée de contester son droit.

Je me retirai le cœur profondément triste; la vie des casernes & des camps n'avait aucun charme pour moi; mais, si pénible que fût le sacrifice, il l'était moins que l'idée de renoncer à Victoire, je n'hésitai pas.

Le lendemain j'étais en présence de l'officier de

recrutement, gros homme à l'œil impérieux & dur, qui me toisa d'une façon dédaigneuse en remarquant ma figure juvénile, ma taille mince & frêle.

« Ce damoiseau fera un joli lancier, dit-il ; justement il y a des vides à combler dans cette arme. »

Les formalités furent vite remplies & je me trouvai incorporé dans l'armée impériale.

Quand Victoire me revit, elle eut un mouvement de regret, & quoique très-flattée de mon obéissance empressée, la blâma ; elle s'attendrit sur les misères que j'allais supporter, sur les périls que j'allais courir, & me fit mille recommandations affectueuses. Je lui en sus un gré infini & partis le cœur gros, mais bien décidé à m'élever au niveau de celle que je plaçais au-dessus de toutes les femmes du monde.

Ce récit de mon oncle me le présentait sous un aspect tout nouveau ; ma curiosité était vivement éveillée & je ne songeais plus à me plaindre. Le contraste que présentaient les habitudes & les idées du vieux savant avec l'uniforme militaire m'arracha une interruption :

« Quoi ! mon oncle, vous avez été soldat ? »

— Oui, j'ai eu aussi ma part de conquêtes ; j'ai été en Italie, en Espagne, où j'ai eu bien des aventures que je crois inutile de te raconter, je pourrais évoquer le souvenir de sièges, de combats, d'embuscades, de massacres, mais à quoi bon ? Je puis dire que je possédais les deux qualités essentielles du soldat, la bravoure & la patience ; je me jetais insoucieusement dans la mêlée & supportais sans murmurer les fatigues, le froid & le chaud, la faim & la soif. La pensée de Victoire, aussi bien que le sentiment du devoir, me soutenait au milieu de mes épreuves. Mais il paraît que pour avancer il ne suffit pas de mériter l'estime ; je voyais distribuer autour de moi les grades & les décorations sans en recueillir ma part. Je ne savais pas me faire valoir & manquais complètement de certains défauts qui, dans les camps, donnent du relief aux qualités, quand elles n'en tiennent pas lieu.

Je n'ai jamais pu contracter l'insouciance inhumaine de ceux qui se trouvent à l'aise au milieu du carnage. Après le feu du combat, la vue de ceux qui restaient étendus, frappés d'horribles blessures & à la mort desquels j'avais pu contribuer, me pénétrait de tristesse ; je m'apitoyais sur le sort des prisonniers ennemis, qui eux aussi avaient peut-être une fiancée qui les attendait. Le jeu sanglant de la guerre me semblait horrible. Mes camarades raillaient ce qu'ils appelaient ma sensiblerie. On ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs, me disaient-ils, & ils me citaient d'autres proverbes également concluants ; je n'y pouvais rien ; si j'avais la bravoure du soldat, je n'en avais ni les goûts ni l'humeur, on ne me le pardonnait pas.

C'est ce qui t'explique comment, après trois ans passés sous les drapeaux, après avoir pris part à

une foule de combats, aux batailles de Lutzen, Bautzen, Dresde, Leipzig, je rentrai en France avec les simples galons de sous-officier. La campagne de 1814 ne me fut pas plus favorable, & lorsque tomba l'empire, je n'avais pu encore conquérir l'épaulette.

Le bon temps était passé pour les militaires ; une partie de l'armée devenue inutile fut renvoyée dans ses foyers ; je retournai tout joyeux dans ma petite ville.

Je trouvai Victoire changée ; je n'aurais jamais osé dire qu'elle avait vieilli ; elle était toujours belle, aussi belle qu'au moment où je l'avais quittée, mais d'une beauté différente ; sa peau n'avait plus la même fraîcheur, les lignes du visage étaient plus accentuées ; ses traits n'avaient plus la même grâce de contours, mais l'expression en était moins indécise, sa physionomie avait un caractère plus accusé ; les traits indéfinissables de la jeune fille avaient perdu, la beauté de la femme avait gagné. Ainsi transformée, elle ne me plut pas moins.

Quand je me présentai dans sa famille, elle vint à moi le sourire sur les lèvres, le regard affectueux. Mais je crus remarquer que la vue de mon uniforme dépourvu de broderies la flattait médiocrement.

Monsieur Duclos, devenu chef d'escadron & obligé aussi de suspendre son sabre à la muraille, vint alors faire une visite. Il s'empara de la conversation & ne cessa de nous parler de lui. Sur le chapitre de ses exploits, il était intarissable. La liste des ennemis qu'il avait tués ou faits prisonniers ne finissait pas. Il avait décidé du gain de telle journée, conquis telle place au pas de course ; ses faits d'armes étaient merveilleux, & s'il n'était pas devenu maréchal, c'est qu'une basse jalousie l'avait arrêté en route.

Hélas ! j'étais un bien humble personnage à côté de ce tranche-montagnes ; la piètre fortune que j'avais faite rendait un triste témoignage de mon mérite. Sans doute Victoire se disait en pensant à moi :

« Pourquoi lui aussi n'a-t-il pas gagné une bataille & conquis une ville ? »

J'étais humilié & navré. Le soir, je fis part à Victoire des idées que je lui avais supposées.

« Non, me dit-elle, ce hâbleur ne m'a pas émerveillée. Quand tu aurais réussi comme lui, tu aurais un bel uniforme, ce serait flatteur, mais après ! Médiocre résultat, en définitive, qui ne nous sauverait pas de la gêne & n'empêcherait pas mes bonnes amies de me railler du haut de leur opulence. Mieux vaut moins de brillant & plus de solide. D'ailleurs, tu n'étais pas fait pour la carrière militaire, j'ai eu tort de ne pas m'en apercevoir plus tôt. Que n'es-tu entré dans les affaires ? Tu aurais aujourd'hui fortune & considération, on nous envierait & on ne nous aborderait que le chapeau à la main. »

Les préoccupations de l'amour-propre avaient



autrefois la première place dans son esprit, maintenant elle était tournée vers les calculs plus positifs & employait dans ce sens l'empire absolu qu'elle exerçait sur moi.

« Mon pauvre Hégésippe, reprit-elle, j'ai peu de fortune, ton capital n'est guère plus considérable ; avec cela comment vivrons-nous ? As-tu prévu la situation humiliante dans laquelle nous nous trouverions ! Il faut songer aux choses sérieuses, ce n'est que dans les romances qu'on est heureux avec une chaumière & un cœur. »

J'avoue que je n'avais jamais fait ce raisonnement : j'allais devant moi, confiant dans mon courage & dans l'affection de Victoire ; il me semblait que nous trouverions toujours moyen de subvenir aux besoins de chaque jour. Mais elle était plus sage que moi, je n'avais rien à objecter. J'avais trouvé naturelle & légitime l'ambition de son orgueil, je jugeai de même l'ambition moins creuse à laquelle elle subordonnait maintenant l'avenir. S'il te semble que ma volonté abdiquait bien docilement devant elle, je te répondrai que je l'aimais avec passion, que je m'étais habitué à tourner incessamment mes regards vers elle, vers elle seule, comme le marin tourne les siens vers l'étoile polaire.

Une pensée dominante m'absorbait. Comment me serait-il possible d'atteindre dans l'échelle sociale une position qui ne fût pas trop au-dessous des vœux de Victoire ? J'avais une âpreté de convoitises dont j'aurais rougi s'il s'était agi de moi seul. Mais comment lui préparer cette existence fleurie dans laquelle j'aimais à me la représenter heureuse & souriante ?

Je déployai une activité extrême & fis preuve d'esprit d'initiative ; mes connaissances étaient variées, je les augmentai. Plusieurs fois je crus être sur la voie du succès, toujours quelque obstacle inattendu trompa mes espérances. Je ne jugeai pas à propos de faire part à Victoire de mes tentatives avortées, je pressentais que mes échecs seraient mal interprétés.

Je me crus cependant sur le point d'atteindre le but. Après le retour des Bourbons, les Anglais avaient inondé le pays de leurs produits dont nous étions privés depuis le blocus continental. Il en était quelques-uns qui nous manquaient encore complètement, sans doute parce qu'ils n'étaient pas d'un usage aussi vulgaire, d'un placement aussi facile. Un jour, un négociant qui avait été ruiné par les derniers événements politiques dit devant moi :

« Il y aurait une affaire magnifique à entreprendre, ce serait d'aller chercher en Angleterre quelques matières qui manquent à nos manufactures & leur seraient indispensables. Le succès est infaillible, mais il faudrait de l'argent. »

Il énuméra ces produits, mais je ne saurais m'en rappeler la liste aujourd'hui. Quand il fut parti, je réfléchis. Il était habile, entreprenant & honnête, j'avais quelques capitaux que je lui proposai d'u-

tiliser ensemble ; l'association fut immédiatement conclue.

« Et vous ne tardâtes sans doute pas, mon oncle, à découvrir que ces calculs reposaient sur le sable.

— Non, ils étaient justes. Nous nous rendîmes en Angleterre, nous achetâmes aux conditions les plus avantageuses les produits que nous cherchions ; ils étaient alors peu abondants, nous fîmes le vide dans les fabriques, & nous revînmes assurés de résultats splendides ; nous étions certains de ne pas rencontrer de concurrence pendant longtemps. Avec les appréciations les plus modestes & en faisant une large part aux mécomptes possibles, nous avions devant nous de brillantes perspectives de fortune. Je songeais à Victoire, & je savourais d'avance mon bonheur, lorsqu'une nouvelle foudroyante nous accueillit au retour & renversa tous nos plans.

L'empereur venait de rentrer victorieusement à Paris, nos marchandises furent confisquées ; un fonctionnaire trop zélé nous arrêta, & nous eûmes beaucoup de peine à recouvrer notre liberté. Cette fois la déception était plus cruelle que les précédentes, j'étais complètement ruiné.

Victoire fut peu compatissante pour mon malheur ; j'étais doublement coupable de n'avoir pas réussi & de ne pas avoir invoqué ses lumières. Le besoin de domination qui était le trait saillant de son caractère, croissait avec l'âge ; sa physionomie elle-même en prenait chaque jour plus visiblement l'empreinte. La grâce tendait à disparaître, la roideur s'accusait davantage, le profil devenait anguleux ; le regard se prêtait mieux aux impressions hautaines qu'aux sentiments affectueux ; la voix avait perdu les inflexions douces & tendres.

« Votre affection s'évanouit, mon oncle.

— Non, Frédéric, quand on a concentré sur quelqu'un toutes ses facultés aimantes, on ne renonce pas facilement à lui. Je savais que, si j'arrachais Victoire de mon cœur, personne ne l'y remplacerait ; je me cramponnais en quelque sorte à mes projets avec une énergie désespérée. Je lui trouvai une foule d'excuses ; était-il étonnant qu'elle se fût ressentie des tristesses de l'isolement ? Je lui avais promis d'exaucer tous ses vœux, avais-je tenu parole ?

Sais-tu ce qui fortifia surtout l'entêtement de mon affection ? Ce fut le mal que j'entendis dire de celle qui en était l'objet. On ne se gênait pas pour la censurer : « Elle est, disait l'un, comme certains vins qui tournent vite au vinaigre. — Elle est, disait un autre, âpre & froide comme le vent de novembre ; cependant son printemps dure encore ; que sera-ce quand viendra l'hiver, quand ses cheveux blanchiront ! — Elle est heureuse, disait un troisième, d'avoir rencontré un fiancé dont le cœur est un trésor d'indulgence, mais elle fera si bien qu'elle lassera son aveuglement ; qu'elle prenne garde de coiffer sainte Catherine. »

On l'accusait, j'éprouvais le besoin de la défendre ; on la haïssait, je me serais cru un lâche en suivant le torrent déchaîné contre elle, & pour ne pas encourir à mes propres yeux le reproche d'une défection honteuse, j'écartais de mon esprit toute réflexion qui aurait pu porter atteinte à l'auréole dont je me plaisais à la parer.

Si j'étais faible devant Victoire, j'étais vaillant & fort devant la lutte. J'avais promptement triomphé du découragement qui avait suivi mon der-

nier désastre & m'étais remis à la tâche avec une sorte de frénétique ardeur. Rien ne me rebutait, à un essai j'en faisais succéder un autre, je tentais toutes les voies, mais les combinaisons les mieux préparées trahissaient mes efforts & je calculais avec effroi le temps qu'il me faudrait attendre avant d'arriver au but que je poursuivais.

*(La fin au prochain Numéro.)*

L. COLLAS.

LA

# FAMILLE REYDEL

(SUITE.)

VI

## LES REFLEXIONS D'ESTHER

ELLES ne furent pas l'œuvre d'un instant, des heures, des jours, des semaines, des mois se passèrent, pendant lesquels, au milieu des événements ordinaires de la vie, sa pensée ne cessait de retourner sous toutes ses faces, de fouiller dans ses profondeurs, d'examiner à tous les points de vue la révélation qui lui avait été faite. Et la conclusion demeurait la même, & semblable aussi le jugement qu'elle portait avec douleur sur la conduite de madame Reydel.

Esther avait apporté en naissant deux qualités grandes & pures, que la religion la plus éclairée avait encore affermi dans son âme : le culte de l'honneur & le culte de la famille ; elle avait toutes les délicatesses de la justice & toute l'ardeur des saintes affections ; jeune enfant encore, elle était déjà équitable ; elle ne pouvait supporter les préférences, en fût-elle l'objet ; l'idée qu'un domestique, un ouvrier n'était pas traité avec justice, qu'on abusait de son temps, ou que le salaire aurait pu lui être dénié, la faisait souffrir, & de ce sentiment profond, découlaient dans son cœur deux sources presque également vives, une grande charité pour les autres, pour les faibles, pour les pe-

tits, à qui elle voulait donner leur part, toujours avec la plus généreuse partialité ; puis, pour elle-même, un instinct de fierté jalouse & délicate, qui ne voulait rien devoir à personne, & préférait toutes les privations à une seule usurpation. Le droit strict pour elle, la plus magnanime charité pour autrui, telle était la loi de sa vie, la balance où elle pesait ses propres actions, le thermomètre moral qui réglait sa conscience, & dont l'exactitude ne lui permettait pas de se tromper sur les actions des autres. La justice & l'honneur, dans cette âme ingénue, ne connaissaient pas les transactions ; la jeunesse ne les connaît guère, elle ne mêle pas d'alliage à son or, & les excuses dont on pouvait colorer l'iniquité commise par madame Reydel ne l'abusaient pas ; elle les soumettait aux contrôles sévères de la religion & de la probité, & les trouvait insuffisantes ; aucun sophisme ne parvenait à altérer la droiture de son esprit. Et c'était là le fiel du calice. Il était douloureux, pour une âme aussi fière, de penser que ces biens, cette opulence, dont elle comptait faire un noble usage, étaient, en partie, dérobés à un autre ; il était amer, pour un cœur aussi sensible à la compassion, de se représenter cette famille spoliée, déchue de son rang, victime de perfides manœuvres qui avaient abouti à l'enrichir, elle, Esther ! l'enrichir de biens mal acquis ; mais combien plus douloureuse et plus amère, pour une âme pénétrée du respect filial, la déchéance morale de cette aïeule, de cette seconde mère, si

justement aimée & vénérée ! Aucune vaine passion, aucune frivole amitié n'avaient dérobé le cœur d'Esther aux tendresses de la famille ; sa famille était son univers ; elle avait pour ses jeunes sœurs l'amitié la plus vive & en sa grand'mère une foi absolue. Jamais elle n'avait contesté ni une idée ni un ordre tombé des lèvres de sa grand'mère ; celle-ci était à ses yeux tout à la fois un type de sagesse, de dévouement & de vertu. Lorsque le récit de monsieur de la Ferté, ce récit simple & sans prévention, lui eut révélé à quelle faute la passion maternelle avait conduit madame Reydel, Esther reçut une blessure dans l'intérieur du cœur, dans ce sanctuaire où, sous l'image divine, elle avait placé l'image de ses parents, qui lui représentaient Dieu sur la terre. Le déchirement fut affreux, elle pouvait dire avec le poète :

L'idéal tombe en poudre au toucher du réel !

Ce qui faisait sa gloire, la consolation de sa vie, s'évanouissait & ne laissait en sa place que la triste réalité humaine, pleine d'ombres, de misères & de défaillances ; découragée par cette première connaissance du mal, il lui semblait que tous les sentiments doux & tendres de son cœur, que toutes les croyances de son esprit étaient à la fois ébranlés ; il lui fallut du temps pour calmer cette agitation, pour adoucir les révoltes de son esprit, & pour arriver à une conclusion qui conciliât à la fois une respectueuse indulgence pour autrui, avec une ferme détermination en ce qui la regardait personnellement. Elle y parvint ; la prière, l'humble méditation l'aiderent, et, avec une joie inexprimable, elle sentit renaître dans son cœur, pour son aïeule, un sentiment de tendresse, un profond dévouement qui aurait embrassé avec joie tous les sacrifices & toutes les expiations. Ainsi peuvent aimer les anges gardiens qui pleurent nos fautes & chérissent nos âmes. Esther aimait autrement qu'autrefois, mais elle aimait davantage celle qui avait trop aimé les siens & pour qui on ne pouvait pas assez prier.

Ces combats, ces agitations se passaient dans le secret de son âme ; monsieur de la Ferté ne les devinait pas, il remarquait seulement qu'Esther évitait tout sujet d'entretien sur ses révélations ; il en concluait qu'elle en avait souffert, et il respectait son silence ; le vieux Cyprien n'était pas aussi discret ; & , un jour, voyant Esther qui passait seule dans une cour assez éloignée du château, il l'appela en disant :

« Mam'zelle Esther, venez donc ! je veux vous montrer quelque chose. »

Elle crut qu'il s'agissait d'un cheval ou d'un chien, ordinaires sujets des préoccupations du vieux garde, & , pour lui faire plaisir, elle entra dans l'écurie, où cinq beaux chevaux se détournèrent de leur avoine pour la regarder avec intérêt.

« Ça ne vous regarde pas, vous autres, leur dit Cyprien, mêlez-vous de vos affaires & mangez ! »

Puis se tournant vers Esther qui souriait :

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE. — N° IV.

Venez voir quelque chose là-haut, mam'zelle, dit-il en lui montrant un petit escalier. C'est une peinture que j'ai trouvée tout à l'heure. »

Elle monta légèrement quelques marches & se trouva dans un réduit où s'entassaient mille vieilleries, rebut de la maison & de l'écurie : vieux harnais, longes & courroies usées, étriers à l'ancienne mode, valises du temps où l'on voyageait à cheval, meubles détériorés, tableaux sans cadre & sans valeur, registres de commerce, comptes de dépenses, livres de classes tachés d'encre, & cartes de géographie où l'on voyait les provinces françaises sous leurs anciennes dénominations.

« C'est pas tout cela ! dit Cyprien, qui voyait qu'Esther cherchait dans ce tohu-bohu la curiosité promise. Regardez voir ici ! »

Il ouvrit une armoire, & Esther aperçut, derrière des montagnes de vieux livres & de vieux papiers un portrait de petite dimension, peint à l'huile. Il représentait un homme de vingt-cinq ans, brun, d'une figure noble et ouverte, & qui rappela soudain à Esther un souvenir bien-aimé.

« Est-ce mon père ? dit-elle. »

— Votre père, monsieur Guillaume ! Ah ! excusez ! est-ce que jamais madame l'aurait laissé là, avec les vieilleries ! Non, non, c'est votre oncle, monsieur Maxime, & ressemblant comme deux gouttes d'eau. Il est là depuis longtemps, depuis la mort de votre grand-père, quoi, & j'ai pensé que cela vous amuserait de le voir. »

Cela n'amusa pas Esther, elle se sentait remuée jusqu'au fond du cœur à la vue de cette image exilée, repoussée à l'ombre, comme si ses regards même eussent importuné les heureux possesseurs de l'héritage paternel. Elle regarda longtemps ce portrait, & Cyprien lui dit enfin :

« Si vous pleurez, mam'zelle Esther, ce n'est pas la peine, & je suis une vieille bête de vous avoir parlé de tout cela. »

— Non, répondit-elle, mais ce portrait, mis à l'écart, me fait de la peine. Je vais le prendre & l'emporter. »

Cyprien n'y vit nulle difficulté ; elle le prit, l'emporta & le cacha soigneusement dans le grand tiroir de son bureau.

« Ce sera un *memento*, se dit-elle. »

## VII

### LES RÉFLEXIONS DE MADAME REYDEL

Madame Reydel réfléchissait aussi ; avec cet œil perspicace des mères, qu'on ne peut tromper, elle avait vu sur le front d'Esther une préoccupation incessante ; un pli, un peu de pâleur, moins de gaieté, un air distrait, lui avaient suffi, & elle attribuait ce changement à ce vague ennui qui saisit parfois les jeunes filles dont l'avenir n'est pas fixé.

Jusqu'alors elle avait éloigné les propositions de mariage transmises par les parents, par les amis, par les notaires ; elle n'oubliait pas que la mère des trois orphelines, d'une santé délicate, mariée de bonne heure, avait passé promptement sur la terre ; elle avait à dessein retardé l'établissement d'Esther, & n'avait laissé que de vagues espérances aux prétendants qui s'étaient offerts ; elle se résolut tout à coup, avec la ferme détermination qui lui était propre, & fit parmi eux un choix, — trié sur le volet, disait l'oncle Horace, — qu'elle put présenter à sa petite-fille.

« J'accomplis mon devoir de mère, dit-elle à monsieur de la Ferté qu'elle avait pris pour confident ; il m'en coûtera, certainement, de marier Esther, mais je crois que le temps en est venu ; notre vie, un peu monotone, ne lui plaît plus, elle désire sa part d'indépendance & de responsabilité : un mari, un ménage occuperont son cœur & sa tête, & je veux la marier avant qu'elle ne s'aperçoive de l'ennui qu'elle éprouve.

— Vous croyez donc qu'elle s'ennuie ?

— Mon Dieu ! le mot est bien fort ; elle sent un peu de vide, d'inaction ; sa vocation est ailleurs, sans doute. Ne lui trouvez-vous donc pas l'air un peu triste ?

— Je ne sais, » répondit monsieur de la Ferté en rougissant plus qu'il ne l'aurait voulu.

« Mon enfant, disait quelques jours après madame Reydel à Esther, je veux vous parler d'une chose sérieuse. Vous avez près de vingt ans, c'est l'âge où l'on se marie en France ; dans mon pays, on attend plus tard ; j'ai reçu bien des demandes pour vous, &, vraiment, je crois qu'il est temps d'en examiner quelques-unes. Pourquoi me regarder d'un air si effrayé ?

— Bonne mère, je n'ai aucune envie de me marier, aucune !

— Vous avez le cœur libre & vous êtes de sang-froid ? Le moment est bon pour préluder à une affaire importante. Il n'y en a pas de plus importante, &, vraiment, quand on a le cœur prévenu, l'esprit est peu capable de juger.

— Chère grand-mère, dit Esther en embrassant Madame Reydel, je n'ai pas envie de juger, je vous assure.

— Quoi ! pas même le jeune de Breuil, d'une famille si honorable, qui vous apporterait une si grande fortune & un si joli domaine dans la Haute-Bourgogne ?...

— Non, dit Esther d'un ton ferme.

— Et un jeune magistrat, Roger Sénezan, plein d'avenir, & dont le caractère me remplirait de confiance ?

— Non, répondit encore Esther.

— Et monsieur Rode, le grand propriétaire, qui vous assurerait une si grande existence ! J'avoue que ce jeune homme, à cause de sa piété, de sa charité & de sa vie laborieuse, me paraît tout à fait digne de vous.

— Chère grand-mère, je leur souhaite à tous des

femmes excellentes ; mais, pour moi, je le répète, ni eux ni nul autre. »

Madame Reydel la regarda avec attention : les yeux d'Esther ne se baissèrent pas sous ce regard interrogateur ; ils demeurèrent calmes, purs & mélancoliques.

« Ma chère fille, mon enfant chérie, dit la vieille dame en lui serrant la main, j'ose à peine interroger votre cœur : est-il libre ?

— Oui, dit Esther, tout à fait libre, soyez sans crainte, ma bonne mère.

— Est-ce la vie religieuse qui vous attire ?

— Non, il ne me semble pas que le bon Dieu me veuille là : il me veut ici, près de vous.

— Vous ne m'aurez pas toujours, chère fille ; il faut, dans la jeunesse, se créer des liens & des affections pour les jours moins heureux de l'avenir.

— J'aurai mes sœurs, & leurs enfants, si elles se marient.

— C'est un avenir bien incomplet, un avenir de vieille fille. Et voilà ce que vous ambitionnez, vous, Esther !

— J'ambitionne la liberté, répondit Esther avec une franchise plus habile que la diplomatie la plus raffinée. »

Sa grand-mère réfléchit, & ne vit rien au delà de cette réponse. Esther voulait demeurer libre ; donc, sa vie actuelle ne lui déplaisait pas ; alors, à quoi bon l'éloigner en la contraignant ? Elle prit sur-le-champ son parti, &, embrassant tendrement sa fille, elle lui dit :

« Je n'insiste pas, ma très-chère, réfléchissez, & si vous voulez revenir sur votre résolution, il y aura toujours moyen. Vous comprenez que vous conserver n'est pas chose pénible pour moi. »

Elle sortit, & Esther tomba dans une grande rêverie. La perspective qu'on venait d'évoquer devant elle, les noms même qu'on avait cités, auraient pu, en d'autres temps, fixer ses pensées, & elle soupira en songeant qu'une barrière s'élevait entre elle & ces affections qui sont la gloire & l'appui des femmes :

« Il faut que je reste libre, se dit-elle, la réparation ne sera possible qu'avec la liberté !

— Elle n'a pas envie de se marier, monsieur la Ferté, disait madame Reydel à son gendre ; y comprenez-vous quelque chose ?

— Elle aime ailleurs peut-être, répondait l'oncle, grand lecteur de romans.

— Vous rêvez ! qui ? où ? quoi ? Elle n'a pas de relations en dehors des nôtres, & je lui ai nommé, parmi les jeunes gens qu'elle connaît & qui la demandent, les mieux nés & les plus aimables : Édouard, Roger, Théobald... elle n'en veut pas, elle ne veut de personne ; elle entend rester libre. »

Ce mot fit réfléchir monsieur Horace, mais il ne communiqua pas ses idées à sa belle-mère.

VIII

UN ORAGE.

Les mois d'hiver & de printemps avaient passé, & le mois d'août venait de ramener Albine à la maison maternelle, qu'elle ne devait plus quitter pour le couvent; toute la famille célébrait son retour. Madame Reydel, monsieur Horace, les amis, les voisins inventaient de petites fêtes pour l'accueillir: on aime tant à couvrir de fleurs les premiers pas du chemin! Albine se prêtait de bonne grâce à ces joyeuses entrées, quoique rien n'eût eu autant de prix à ses yeux que l'embrassement ému d'Esther & les caresses de Geneviève; pourtant les fêtes, les dîners, les parties allaient bien à son humeur animée & joyeuse, & lorsque, après un beau dîner chez madame Reydel, un souper pour la fin de la moisson chez le fermier de Romezan, un dîner suivi d'un concert chez madame Senézan, la mère du substitut Roger, monsieur de la Ferté annonça qu'il donnait un goûter suivi d'une partie de bateau sur la Saône, elle fut enchantée. »

« Tu aimes trop les plaisirs, lui dit Esther, moitié riante, moitié sérieuse.

— Ne me gronde pas, lui répondit Albine, & sois sûre que cela n'empêche pas la méditation au matin ni les aspirations le long du jour. Ce matin, j'ai médité sur l'Éternité, & quand j'en suis là, je crains de devenir trop grave, c'est pour cela que je mets de l'eau dans mon vin. Et toi aussi tu aurais besoin de rire & de te distraire un peu, je te trouve si sérieuse: qu'as-tu, Esther?

— Je te le dirai plus tard, lui dit sa sœur; va, je n'aurai jamais d'autre confidente que toi. »

La journée était brûlante & radieuse, & après un goûter magnifique, servi dans un kiosque aux bords de la Saône, on vit s'avancer deux barques pavoisées & peintes en blanc, qui glissaient sur l'eau calme comme deux beaux cygnes. Esther se plaça auprès de sa grand'mère, en tenant Geneviève à ses côtés; Albine fut conduite par son oncle dans la seconde barque avec quelques autres dames, & les rameurs suivirent, autant que possible, le bord de la rivière, ombragée par des noisetiers & des saules qui tamisaient les rayons du soleil. Une sensation délicieuse de paix & de fraîcheur se répandait sous ces ombrages, dans ce silence, sur cette eau limpide dont le miroir réfléchissait les moindres accidents de la rive, & lorsque de la deuxième barque une voix de femme s'éleva, chantant les premières strophes du Lac, il sembla à tous que les impressions de ce moment se traduisaient par cette poésie pénétrante & cette mélodie inspirée. Esther en eut les larmes aux yeux, & par un singulier revirement, sa pensée se reporta tout à coup vers ces parents déshérités, qui, à Paris,

dans un appartement étroit & brûlant, privés de joie, privés de bien-être, étaient si loin peut-être de ces jouissances dont elle venait de savourer la plénitude. Elle regarda le bois sous lequel la barque glissait comme une fée des eaux: il lui appartenait; sur l'autre rive, s'étendait une prairie qui montait en pente douce: cette prairie était à madame Reydel.

« Ce sont nos *immeubles*, se dit-elle avec amertume; nous leur volons, à mon oncle & à Max, leur part de ces ombrages, de ces eaux, de ce loisir, de ces harmonies... pourquoi possédons-nous ces biens? Pourquoi en sont-ils privés?

— A quoi songez-vous donc, Esther? lui dit sa grand'mère, qui l'observait.

— Je ne sais, dit-elle; à cette belle musique, je crois.

— Charmante, en effet; vous pourriez étudier quelques morceaux de Niedermeyer peut-être; j'en connais qui iraient à la voix d'Albine.

— Cet hiver, bonne maman. »

La promenade se prolongea; la nuit tombait, & le soleil, couronné d'un brillant diadème durant le jour, s'était enveloppé en se couchant, d'un nuage obscur. La chaleur restait étouffante; bientôt quelques éclairs déchirèrent les nues opaques, & une pluie abondante ne tarda pas à tomber. Esther enveloppa aussitôt sa grand'mère d'un grand manteau qu'elle avait apporté, mais elle chercha inutilement dans le paquet le châle de laine destiné à Geneviève. Celle-ci n'avait qu'une robe de mousseline, son cou & ses bras recevaient la pluie qui tomba d'abord par gouttes, puis par torrents; elle emmaillotta l'enfant dans le mantelet de cachemire qu'elle avait disposé pour elle-même, & reçut la pluie sans autre défense qu'une robe de soie & une écharpe légère. Elle sentit, durant ce long trajet du retour, l'eau qui tombait & se glaçait sur elle; mais, sans aucune inquiétude, elle se consolait en voyant la petite Geneviève bien assise sur ses genoux, chaudement abritée & qui avait fini par s'endormir, comme un oiseau dans un nid bercé par la pluie. Une ou deux fois, madame Reydel demanda:

« Vous n'avez pas froid, Esther?

Esther répondait avec sincérité:

« Aucùnement, » car elle ne sentait pas encore ce froid dangereux qui se répandait dans ses veines; mais lorsque, après un long voyage dans les ténèbres, elles abordèrent enfin à la Pêcherie, elle se trouva mal à l'aise & tremblante. Elle souhaita le bonsoir à madame Reydel, confia Geneviève en dormie à la bonne, & se retira dans sa chambre, suivie d'Albine. Celle-ci lui dit:

« Comme tu es pâle! Mais tu es trempée d'eau! Ta robe colle à tes épaules! Ma pauvre Esther, tu n'avais donc rien sur toi? »

Tout à coup, elle se frappa le front avec chagrin:

« C'est de ma faute, s'écria-t-elle; j'avais oublié le châle de Geneviève que tu m'avais demandé,

& tu lui as mis ton mantelet! Je ne me le pardonnerai jamais!

— Il faut te le pardonner, pourtant, dit Esther en souriant; ne sois pas inquiète, ce ne sera rien. Aide-moi.... »

Albine lui arracha ses vêtements mouillés, la coucha, la couvrit de deux édredons & courut à la cuisine chercher du vin chaud. Esther le but &

s'endormit. Albine veilla longtemps dans une inquiétude extrême, & ne se coucha que lorsque sa sœur lui dit:

« Je vais mieux, j'ai chaud, couche-toi, je t'en supplie. » Albine obéit, mais elle rêva que Geneviève se noyait & qu'Esther se jetait dans la Saône pour la sauver.

M<sup>me</sup> BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

---

## RENOUVEAU

---

A M<sup>me</sup> de S...

Aujourd'hui la réouverture,  
A la première heure, en tout lieu,  
Du théâtre de la nature  
Sous la direction de Dieu.

On a soigné la mise en scène  
Et fait les plus brillants apprêts;  
On a verdi l'orme & le chêne  
Et remis à neuf les forêts;

On a sur les vastes pelouses  
Étalé des tapis de fleurs  
Qui, l'une de l'autre jalouses,  
Font rivaliser leurs couleurs;

On a déchiré tous les voiles  
Qui couvraient les cieux attristés,  
Et de la lune & des étoiles  
On a rallumé les clartés!

Le soleil, ce fier & grand lustre,  
A retrouvé tous les rayons  
Dont l'hiver morose le frustre.  
Au désespoir des papillons.

On sait enfin que, chaque année,  
On rend aux décorations  
Leur fraîcheur qu'ont un peu fanée  
Tant de représentations.

Car depuis que le monde existe  
On donne le même opéra,  
Dont la vogue immense persiste;  
C'est un succès *nec plus ultra*.

Puisqu'il est du maître des maîtres,  
On ne l'entend jamais assez.  
Nous l'aimons comme nos ancêtres  
L'ont aimé dans les temps passés;

Comme jusqu'à la fin des âges  
L'aimeront nos fils après nous :  
Celui qui fait tous les ouvrages  
N'en a jamais fait de plus doux !

Son œuvre immortelle a pour titre :  
« *Hymne de la belle saison.* »  
La joie est assise au pupitre  
Du souffleur, au fond du gazon.

Un vieux pin, à la tête grise,  
En se balançant gravement,  
Marqué la mesure ! & la brise  
Tient l'orgue d'accompagnement...

Ces temps derniers ont été rudes  
Pour les virtuoses des bois ;  
Mais (n'ayons point d'inquiétudes)  
Ils n'ont rien perdu de leur voix,

De cette voix qui leur assure  
En qualité de traitement  
La mousse, les grains, l'onde pure,  
Les vivres & le logement.

Sitôt qu'elle a vu la gelée,  
Ayant sa gorge à ménager,  
La troupe chantante est allée  
Dans les pays chauds voyager ;

Et la voici qui nous arrive,  
Après quelques mois de repos,  
Plus que jamais alerte & vive,  
L'organe & le talent dispos.

Le chanteur dit ses sérénades  
Tout aussi bien qu'au premier jour ;  
La chanteuse l'air à roulades  
Et tous deux le duo d'amour !...

Maintenant, regardons la salle :  
Je vois que de vieux abonnés  
Manquent à l'appel ; mais leur stalle  
Est prise par les nouveau-nés,

Qui jettent des yeux plus avides  
Sur ces spectacles moins connus...  
Que ceux-là qui comblent les vides  
Dans nos rangs soient les bienvenus !

PAUL COLLIN.



# REVUE MUSICALE

## CORRESPONDANCE A PROPOS D'ADELINA PATTI

Opinion de

MM. SCUDO, DE CHARNACÉ, HENRI BLAZE

SUR LA CANTATRICE

Il y a bien longtemps de cela ! Monsieur de Chateaubriand, qui m'honorait d'une affectueuse bienveillance, me présenta chez madame Récamier. Tout le monde sait que le salon de cette femme célèbre était le cénacle le plus recherché de Paris. Noblesse de nom, noblesse d'intelligence, noblesse de sentiments, tels étaient les titres qui en permettaient l'entrée. Madame Récamier était, à cette époque, malade, presque aveugle, & cependant une gaieté douce, un charme pénétrant, une grâce indéfinissable présidaient à ses réceptions. Sur son seuil, l'égalité commençait ; elle n'eût pas permis que les grands dédaignassent les petits ; aussi les heures charmantes passées au contact des personnages les plus distingués de l'époque ne s'effaceront jamais de la mémoire de ceux qui ont eu l'honneur d'être invités à ces fêtes choisies.

Un jour, madame Récamier, plus souffrante qu'à l'ordinaire, était étendue sur sa chaise longue. Je frappai discrètement à sa porte, qui me fut ouverte.

Un jeune homme était assis près d'elle ; il venait connaître son opinion sur un article de journal qu'il lui avait envoyé la veille.

« Mon enfant, lui dit-elle sans paraître gênée de ma présence, j'ai lu avec un vif intérêt votre feuilleton sur Rachel. Votre article, qui accuse encore un peu d'inexpérience de style, est vif, accentué & presque toujours judicieux. Mais votre sentiment, qui s'explique en beaucoup de points, s'exalte trop en quelques autres. Gardez-vous des enthousiasmes immodérés, ils trompent le public & arrêtent l'artiste dans le chemin de la perfection. La louange perd toute sa valeur par sa propre exagération. Il n'est pas de talents, de génies, de caractères, de visages d'une perfection absolue. Si vous dites à un homme d'une supériorité reconnue : « Vous êtes un dieu, » il se moquera de vous pour peu qu'il ait de bon sens ; il n'atteindra jamais les hauteurs si l'orgueil le pousse à vous croire.

» Il en est des artistes comme des souverains, l'excès de la louange les perd.

» Par contre, n'écrasez pas sans miséricorde les talents qui débutent, les espérances qui fleurissent, les commençants qui cherchent leur voie, & même les médiocrités courageuses qui vivent de leurs labeurs. Ayez l'habileté de dire la vérité à tout le monde, sans jamais froisser personne. »

Le jeune homme auquel s'adressait madame Récamier est devenu un des plus célèbres, un des plus consciencieux critiques de notre temps, & moi, très-humble, je me suis souvenue de la leçon.

Si je me permets de raconter ce lointain souvenir à nos bienveillantes lectrices, c'est qu'une lettre arrivée de Saint-Petersbourg à la directrice du journal m'accuse d'avoir jeté à madame Patti *l'injustice, le fiel et le venin* (textuel).

« Comment se fait-il, s'écrie avec indignation la correspondante, qu'une femme ait osé signer de son nom un article où chaque approbation cache une morsure envenimée ! J'ai remarqué depuis longtemps l'acharnement de cette personne à déchirer les talents. »

Je prie très-instamment nos lectrices de relire avec attention les biographies publiées dans le *Journal des Demoiselles* sur M<sup>me</sup> Patti et sur Chopin.

L'admiration vive et sentie que m'inspirent ces deux talents d'un genre si différent s'y reconnaît à chaque ligne. Seulement, comme je ne pratique le fétichisme ni par état ni par caractère, je signale les imperfections de même que je proclame les qualités.

Ainsi il ne m'eût pas été possible de dire que madame Patti avait, dans les œuvres particulièrement dramatiques, les élans profonds de Malibran, & quoique Chopin soit un des maîtres que j'admire le plus, je ne pouvais le placer au-dessus de Beethoven.

La personne qui s'est donné la peine d'écrire au Journal m'en veut infiniment d'avoir raconté à nos lectrices quelques détails de la vie privée de madame Patti. Une biographie n'est-elle pas une esquisse plus ou moins rapide où s'expliquent le talent, le génie & les œuvres des maîtres, par leur caractère & leur tempérament, comme aussi par l'influence du milieu où ils ont vécu.

Une biographie ne s'invente, pas de même qu'une appréciation ne s'impose pas ; ce serait en vérité trop de rigueur que de flageller ceux qui viennent émettre une opinion sans prétendre l'imposer & formuler un jugement indépendant d'aucun autre. Parmi les critiques éminents qui se sont étendus



sur le talent d'Adelina Patti, citons-en quelques-uns, & des meilleurs :

Scudo, ce grand lettré de la musique, ce juge sévère mais équitable, dont le nom fut une des gloires de la *Revue des Deux Mondes*, Scudo s'écriait, en 1863, après une représentation où la Patti avait joué dans *le Barbier* :

« En a-t-elle fait de ces sauts périlleux ! s'en est-elle donné à cœur joie de ces fantaisies vocales d'un genre équivoque, au point de gâter la pensée de Rossini ! Ah ! qu'elle se garde des éloges monstrueux que peuvent lui adresser les gens du monde, les écrivains sans conscience ou sans consistance, ce sont les vrais empoisonneurs du goût & du talent. »

« La Patti vocalise d'instinct, dit monsieur de Charnacé, le biographe sérieux, érudit et sincère de la cantatrice, aussi ne peut-on la rattacher à aucune école ; elle n'a point ce *sempre legato e portando la voce* de l'ancienne école italienne ; le fini, le poli qui donnent le charme, se rencontrent rarement dans les mille traits dont la virtuose surcharge son chant. Elle aime à étonner par ses audaces, elle ne réussit pas à émouvoir. Un soir que je la félicitais d'un progrès très-réel que j'avais constaté dans *Lucia* : « Ce n'est guère que pour » vous, me dit-elle, que j'ai chanté l'*adagio* de » l'air, aussi j'espère que vous me passerez mes » fantaisies dans l'*allegro*, où je veux que le bon » public se pâme de joie. »

« A propos d'*I Puritani*, continue monsieur de Charnacé, l'auditoire comptait sur quelque chose de plus. Les *cocottes* qu'elle a introduites dans la *Polacca* ont paru au public tellement en dehors du caractère de la fraîche & naïve mélodie du maître, que les admirateurs les plus exaltés de la diva n'ont pas eu le courage de braver l'effet général. »

Tous les feuilletons de cette époque sont au même diapason. Il y a même des critiques tellement sévères que nous ne voulons pas les reproduire.

L'auteur très-érudit des articles de musique de *l'Opinion nationale* s'exprime ainsi ?

« O vous ! jeune, charmante, adorable & divine Adelina Patti ! vous, déesse de la vogue & des re-

cettes fabuleuses, dites au plus humble, au plus respectueux des dilettanti pourquoi, dans le rôle d'Elvire, vous n'avez pu, jeudi dernier, provoquer un seul *bis* ? C'est que vous avez pris ce rôle en virtuose & non en actrice ; c'est que vous n'avez pas su exprimer la joie candide & la douleur poignante de la jeune fille naïve ! c'est qu'enfin le style & le caractère des cantilènes ne sont pas compris par vous. »

Scudo écrivait d'elle, dans la *Revue des Deux Mondes* : « Elle ignore la nuance des sentiments & la différence des styles. Elle chante la musique de Bellini comme celle de Donizetti. »

« Ce que j'ai remarqué, dit monsieur Henri Blaze, dans le rôle de Zerlina, c'est que la Patti ne revient jamais éperdue de la coulisse où, pendant un moment, elle a couru un immense danger. De trouble, d'effarement, d'épouvante, &, plus tard, de colère & de menace, il n'est pas question. Même histoire pour le sublime sextuor qu'elle dit en se jouant, comme une jeune personne tout heureuse des applaudissements & des bouquets. »

Je citerais, parmi les admirateurs de madame Patti, comme parmi ses biographes, vingt juges connus par leur érudition musicale, tous équitables & bienveillants, qui, rendant une éclatante justice au talent de la cantatrice, expriment de vifs regrets de la trouver si imparfaite dans les rôles de sentiment. Leur blâme est un enseignement & non une insulte. Il montre la bonne voie & détourne de la mauvaise.

Quoique cette longue réponse soit médiocrement intéressante pour nos lectrices, si la correspondante de Saint-Petersbourg y tient absolument, nous lui donnerons, dans un des numéros prochains, des renseignements dont elle pourra faire son profit sur le talent, les œuvres & la vie privée de Chopin. Les dits renseignements seront puisés dans le livre de Franz Liszt, dans les musiciens contemporains de monsieur Henri Blaze, & dans les annotations remarquables de Marmontel, sur l'édition publiée par monsieur Heugel.

MARIE LASSAVEUR.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### PÂTÉ DE VEAU

Ce pâté, très-bon, ne coûte pas très-cher, &, de plus, il est facile à exécuter. Prenez de la rouelle de veau, &, pour deux livres de viande, une demi-livre de lard très-frais ; faites hacher très-fin en mêlant bien lard & veau ; ajoutez des épices, un

peu de mie de pain trempée dans du bouillon, trois œufs, blanc & jaune, bien battus ; remplissez avec ce hachis une terrine qui aille au feu, fermez bien, & mettez au four. Faites avec un pied de veau, des débris de viande & des carottes, une gelée que vous servirez autour du pâté, lorsqu'il sera refroidi.

### POULET EN BISQUE

On fait blanchir pendant cinq minutes le poulet à l'eau chaude ; on le fait cuire dans un bon bouillon, avec un oignon piqué de clous de girofle, du sel, du poivre & des tranches de citron. — On écume avec soin. On sert le poulet sur la sauce réduite, & entouré de tranches de citron.

\*\*

### MOUSSE D'ORANGES

Le jus de trois oranges & d'un citron, 250 grammes de sucre, 25 grammes de gélatine blanche.

Faites fondre la gélatine dans les trois quarts d'un verre d'eau, prenez le jus des oranges & du citron qui doit faire la valeur d'un verre ; faites fondre le sucre dans un demi-verre d'eau dans lequel vous faites cuire un moment les pelures d'oranges pour en exprimer le parfum. Mêlez la gélatine, le sucre fondu, le jus, passez-les au tamis de soie, versez-les dans un saladier, & battez, avec le fouet, jusqu'à ce que la masse forme une crème épaisse & blanche. Il faut au moins une demi-heure. Versez dans un moule non graissé ; plongez le moule dans l'eau très-froide, ou mieux, dans la glace, pendant deux heures au moins. Trempez vite le moule dans l'eau chaude pour en détacher la mousse.

---

## CORRESPONDANCE

---

### FLORENCE A JEANNE

**A**UTREFOIS, ma bonne Jeanne, c'était à toi que j'allais confier mes petits ennuis, lorsque j'en avais... Aujourd'hui que nous sommes éloignées l'une de l'autre, & que ma position a changé, c'est à l'obligeante madame R... que j'ai recours.

J'ai besoin, tu le sais de reste, d'être conseillée, remontée, voire même grondée quelquefois ; car je me désarçonne très-aisément en face de ces désagréments imprévus & pourtant inévitables, qui surgissent dans toutes les existences. Or, madame R..., avec son imperturbable bon sens, son sang-froid en face de n'importe quelle difficulté, sa sérénité constante, me remet tout de suite dans mon assiette.

Elle est étonnante, cette madame R..., rien ne la trouble, rien ne la surprend, elle a toujours l'air de s'attendre à tout, & trouve instantanément pour tout un excellent expédient.

La dernière fois que j'allai l'appeler à mon aide, j'étais très-contrariée.... Par économie, j'avais voulu nettoyer moi-même une robe de l'an dernier, & je m'y étais prise si mal, que j'avais abîmé mon étoffe au lieu de la remettre en état. Fort heureusement, en voyant les tristes résultats obtenus par mon inexpérience, je m'étais arrêtée court & j'avais couru demander conseil à ma petite providence.

Je la trouvai, elle aussi, occupée d'arrangements de toilette & de printemps.

Tu devines de quel air penaud je lui contai ma mésaventure ; car mon amour-propre n'était pas seulement en jeu : j'étais réellement désolée d'avoir gâté cette robe sur laquelle je fondais de *grandes espérances* pour la saison nouvelle.

— Bah ! ne vous contrariez pas pour si peu, me dit ma voisine, nous allons tâcher de réparer ce désastre... apprenez-moi seulement en quelle étoffe est votre robe.

— C'est en tissu de fantaisie, de couleur assez foncée, laine & coton, je crois... j'en ai aussi une vieille, en soie, une robe qui date du temps où j'étais jeune fille, & qui, grâce à la mode actuelle, me ferait encore un costume très-convenable si l'on parvenait à la bien nettoyer ; mais après l'école que je viens de faire, je ne m'amuserai pas à essayer ; je la donnerai dehors.

— C'est cela ! pour que le dégraisseur vous demande plus cher qu'elle ne vaut ! Arrangez-la donc vous-même : j'ai une recette excellente & qui réussit toujours, vous verrez ! Mais occupons-nous d'abord de la robe que vous croyez avoir perdue & qui ne l'est nullement, j'en suis certaine. Elle est en étoffe de laine & coton, dites-vous ? Eh bien ! voici le procédé que j'emploie en pareil cas. Regardez le jupon rayé que je porte, il a été re-

mis à neuf trois ou quatre fois de cette manière. Pour commencer, je fais fondre un morceau de colle forte, grand comme la main, dans une casserole, avec un peu d'eau. Quand cette colle est fondue, je la mêle à une quantité d'eau tiède suffisante pour laver l'étoffe que je veux nettoyer. Je mets ma robe — lé par lé — dans cette préparation. Je l'agite & l'y foule avec précaution, sans froter & surtout sans tordre. Je retire ensuite mon étoffe, je la laisse égoutter, puis je la roule dans un linge blanc & je la repasse encore mouillée. De cette façon il est rare que la couleur soit altérée, & la robe reprend un apprêt qui la fait paraître très-belle encore. Toutefois, comme il y a maintenant une foule de nuances très-peu bon teint, je vous engage à ne jamais commencer à rien laver avant d'avoir essayé préalablement, sur un petit échantillon, l'effet que produira votre lavage.

— Comme c'est simple!... Si j'avais su cela!... Enfin je réessaierai; je n'ai gâté complètement qu'un lé de devant & une vieille paire de manches.

— Notez que vous pouvez employer ce procédé pour l'orléans, le cachemire, toutes les étoffes de laine, de laine & coton, enfin pour les vêtements de toile de Vichy, si propres l'été & si commodes pour les ménagères comme vous & moi.

— Dans ce dernier cas, vous nettoyez probablement le vêtement sans le découdre, car l'économie disparaîtrait s'il fallait défaire & refaire chaque fois.

— Bien entendu, & à la rigueur même on pourrait agir de la sorte pour les étoffes de laine; mais comme pour celles-ci on n'effectue guère ce dégraissage qu'une fois par saison, mieux vaut le faire complètement bien.

— Bonne madame R., vous ne vous figurez pas combien je vous suis reconnaissante de ces précieux conseils!... Mais pour ma robe de soie, est-ce aussi ce procédé que je devrai employer?

— Pas précisément. Vous commencez par découdre complètement cette robe-là, c'est une nécessité absolue. Puis vous faites dans un vase, grand plat creux ou saladier, une sauce composée de savon vert en pâte, d'eau-de-vie commune & d'un peu de miel.

— Mais dans quelles proportions?

— Attendez une seconde, je vais vous le dire. Il faut un litre d'eau-de-vie environ pour nettoyer une robe & quelques autres menus objets, tels que foulards, cravates à votre mari ou à vous-même, rubans graissés de vos filets de nuit; — car vous attachez vos filets avec des rubans & non avec des lacets de laine rouge ou bleue, n'est-ce pas?

— Mais non, je me garde bien des rubans, au contraire, en femme économe que je suis!... Cela se salit si vite, que je trouve plus avantageux de me servir de lacets de laine. — Pourquoi donc les proscrivez-vous, ces malheureux lacets?

— Pourquoi?... parce que le frottement de la

laine contre les cheveux use ceux-ci à la longue, & laisse de grandes vilaines traces blanches sur la tête. Tenez, voici justement de ces traces qui commencent chez vous... Ah! Florence, je vous en prie, veillez à conserver ce que le bon Dieu vous a donné; vous avez une belle chevelure, soignez-la, soignez-la bien! C'est plus précieux que vous ne croyez par le temps qui court! Utilisez, pour l'usage en question, vos vieux bouts de velours noir ou de couleur, s'ils ne sont pas trop défraîchis, c'est très-solide, je vous l'affirme; ou bien à défaut de velours, ayez de petits rubans légers, de nuances pas trop claires, que vous dégraisseriez de loin en loin, de la façon que je vous indique.

— Il en sera fait selon votre recommandation, chère & prudente amie; mais les proportions que vous étiez en train de me donner, s'il vous plaît?

— J'y reviens... Vous mettez donc dans un plat creux trois bonnes cuillerées à bouche de savon vert en pâte, & une demi-cuillerée de miel commun, que vous délaïerez en l'écrasant avec une cuiller, absolument comme si vous vouliez faire un verre de sirop avec de la gelée de groseilles, c'est-à-dire en versant doucement & au fur & à mesure votre eau-de-vie sur le miel & le savon, qui fondent graduellement.

Quand ces trois substances sont devenues un liquide vert foncé, vous prenez une planche à repasser dégarnie, vous la posez sur deux tréteaux ou sur le dossier de deux chaises, & vous étendez dessus, à tour de rôle, chacun des lés de votre robe.

Vous prenez alors du mélange vert avec une brosse de crin, & vous frottez en tous sens votre soie. — Quand vous la croyez suffisamment nette, vous soulevez votre lé avec précaution, par ses deux extrémités supérieures, & vous allez le tremper dans une terrine d'eau froide, bien propre, où vous avez grand soin de le plonger à plusieurs reprises, sans jamais froter.

Vous retirez immédiatement votre étoffe de ce premier bain, & la tenant toujours de la même manière, vous la rincez pareillement dans une terrine. — Vous passez de la seconde terrine à une troisième, & cela fait, vous mettez égoutter quelques instants, sur une corde tendue, votre étoffe, dégagée par ces bains successifs du savon & de l'eau-de-vie qui l'imbibaient; puis vous l'épongez dans un linge blanc, & vous la repassez à l'envers, tandis qu'elle est encore mouillée. Si vous avez bien suivi toutes mes instructions, je vous garantis que votre robe sortira de ce nettoyage avec un apprêt & un brillant qui la feront paraître presque neuve, & grâce auquel vous la porterez bien longtemps encore. — J'en possède une, moi qui vous parle, qui a bien 15 à 18 ans de date; elle a subi au moins trois opérations de ce genre, & est encore si présentable, que je l'avais le jour où je vous ai fait cette belle visite de jour de l'an & où vous avez tant admiré mes atours.

— Pas possible!... vous êtes une fée, une fée véritable, dont la baguette...

— Se résume en dix doigts occupés à essayer de tirer parti des choses pour le plus grand bien d'une trop maigre bourse, acheva l'aimable femme en riant.

Madame R., voulez-vous que je vous embrasse, pour vous mieux remercier de tout ce que j'ai appris, cette fois encore, auprès de vous?

— Comment donc, ma chère Florence, mais de tout cœur!... quoique je sois loin de mériter une aussi vive gratitude.

— Et que faisiez-vous — pardonnez mon indiscretion — quand je suis entrée?

— Oh! je tentais une œuvre bien difficile, je tâchais de faire quelque chose avec rien.

— Vous êtes capable de tout... en vérité!... même de cela...

— Vous voyez bien, reprit-elle, ce bout de paille jaunie par un trop long usage, ces débris de dentelles noires & ces rubans plus que fanés, eh bien! je voulais, avec tous ces chiffons, confectionner un chapeau pour mes courses du matin, le marché, les approvisionnements, la messe basse, etc.

— Bon Dieu! mon amie, c'eût été plus qu'un miracle si vous y étiez parvenue avec ces seuls éléments!

— Raison de plus pour le tenter! car savez-vous bien, Florence, que si je n'avais pas recours à tous ces expédients, je ne parviendrais jamais à équilibrer notre si petit budget, &, entre nous, j'aime mieux, s'il y a quelque privation à nous imposer, que cette privation porte sur ma toilette, sur ce qui m'est personnel, que sur ce qui concerne mon excellent mari & mon cher baby. — Vous comprenez cela, n'est-ce pas, ma bonne?

— A merveille, tout en me demandant si beaucoup de jeunes femmes auraient assez d'abnégation pour sacrifier ainsi leur naturelle coquetterie.

— Sacrifier leur coquetterie? Mais je ne sacrifie pas la mienne, bien au contraire!... Je suis très-coquette, sans qu'il y paraisse, & c'est pour cela justement que je m'ingénie à être comme tout le monde, tout en dépensant le moins possible... car il faut, selon moi, qu'une femme soit toujours gracieusement habillée, quelque modeste position qu'elle occupe; & autant je proscriis la recherche maladroite & quelquefois coupable, autant je trouve essentielle l'élégance bien entendue, le soin exquis que l'on apporte à sa parure en vue de plaire à ceux qu'on affectionne.

— Vous raisonnez, comme toujours, fort juste & fort bien, ma chère; cependant je vous ferai observer que vous avez déplacé la question, vous alliez m'apprendre par quel procédé magique vous seriez parvenue à rendre ces chiffons assez propres pour être transformés en chapeau.

— Pour commencer, petite incroyante, petite dédaigneuse, j'aurais dégraissé au miel, à l'eau-de-vie & au savon noir, ces rubans jadis bleus; puis j'aurais versé un peu de bière dans ce bol & j'y aurais

plongé ces vieux bouts de dentelle; après les avoir frottés, en les pelotonnant entre mes mains, je les aurais épongés sous un linge, repassés encore humides, ce qui m'aurait donné des dentelles très-dignes de figurer à côté de mes rubans remis à neuf.

— Bon, j'admets ceci; mais comment vous y prendriez-vous pour arranger cette affreuse paille?

— Mon projet était d'essayer d'un moyen qui me fut donné jadis par une jeune Anglaise.

Il consiste à mettre dissoudre 30 grammes d'acide oxalique dans un quart de litre d'eau, puis à frotter la paille avec une brosse de crin trempée dans ce mélange. On suspend ensuite le chapeau pour le faire sécher, & on le repasse à l'envers avec un fer pas trop chaud. — Le problème c'est que je n'ai rien pour remettre cette paille en forme; mais on fait aujourd'hui de si singuliers chapeaux, on y mélange tant de choses différentes que j'arriverai toujours à leur donner une tournure passable.

— Dès demain, ma chère madame R..., j'essaierai l'un de vos procédés; mais, aujourd'hui, je me retire en toute hâte, vous demandant pardon d'avoir une fois de plus abusé de votre temps & de votre obligeance. — Pour vous en récompenser, je vais essayer de vous rendre célèbre en prônant vos expédients sans nombre à toutes mes amies.

— Ma chère, la femme la plus heureuse n'est pas la plus célèbre, c'est la plus aimée.

— En ce cas, mon amie, vous devez avoir du bonheur à foison; car tous ceux qui vous connaissent vous apprécient & vous affectionnent, à commencer par votre très-indiscrete & très-reconnaisante servante; & votre mari, ce bon monsieur R... que j'aperçois franchissant le seuil de cette maison, bien impatient sans doute de retrouver une petite femme si douce, si active, si industrielle & si dévouée. — Et tenez, je gage que Jeanne & nos amies de tous les pays éprouvent pour vous la même sympathie!...

Madame R... me mit la main sur la bouche, en m'appelant: « petite flatteuse; » mais je te le demande, Jeannette, ai-je menti d'un iota?

Ta dévouée,

FLORENCE.

P. S. Une chose que j'oubliais de te dire & qui ne peut manquer de te faire plaisir, c'est que l'imitation de peinture à l'huile que le *Journal des Demoiselles* a envoyée en mars a ici un succès fou. — On me charge même de t'en redemander 5 ou 6 exemplaires. De quel prix sont-ils; j'ai dit 1 franc environ, est-ce cela (1)?... Si oui, tu voudras bien me les faire adresser.

(1) Nous tenons, en effet, à la disposition de nos abonnées, ce *fac-simile* de peinture à l'huile au prix de 1 franc, & le succès général qu'il a obtenu nous décide à lui donner un pendant cette année.

A bientôt, amie, nos commissions réunies pour la saison d'été. Quelle bonne idée vous avez eue d'établir cette branche de service si commode pour les provinciales !

## MODES

Il faut s'attendre à traverser encore de vilains jours, & ne pas trop se presser de quitter les vêtements d'hiver. Le foulard a le grand avantage, de ne pas se gêner à la pluie & de se nettoyer parfaitement. Aussi l'emploie-t-on beaucoup pour les costumes du moment.

J'ai conduit tes cousines à la *Colonie des Indes*, 53, rue de Rivoli, où les plus grandes élégantes comme les plus simples vont journallement faire leur choix. Tes cousines ont acheté des toilettes en Laïntown, tissu pur satin croisé. Pour leur costume de voyage, elles ont pris du foulard russe. C'est une toilette de fatigue, dans les tons écrus, rayés & unis, tandis que le Laïntown emprunte ses nuances aux palettes les plus brillantes, & fait des costumes très-habillés. Déjà, le mois dernier, je t'ai donné beaucoup de renseignements sur les diverses dispositions des foulards; si tu veux des échantillons, écris à la *Colonie des Indes*, elle les expédie franco.

Le *noir* garde la grande faveur dont il a joui tout l'hiver. On fait de charmants costumes en faye gros grain, poulé de soie ou taffetas. Ils se garnissent de volants, de bouillonnés, de satin, d'efilés, de guipure & de dentelle. Le tout doit être *noir*. — On ne parle presque plus de jupons de couleur. — Ces costumes sont très-comme il faut, & ils ont encore l'avantage de la solidité, & par conséquent de l'économie.

Le chapeau aussi doit être *noir*, en dentelle ou en paille, avec ornement de couleur, qu'il soit rond ou fermé.

Si l'on veut sortir un peu du *noir*, il faut que le costume entier soit de nuance semblable, même le chapeau, à moins qu'il ne soit noir. Il y a pour cela de très-belles étoffes : faye, taffetas, popeline de nuances unies, grenat, bleu, gris, etc.

Pour jeune fille, j'ai remarqué de très-jolis tissus : la toile de Bade, espèce de popeline très-brillante; le valenciens uni, ou à carreaux, & toujours le cachemire d'Écosse, qui fait des costumes ravissants & très-bon marché. Car ce cachemire, large de 1 mètre 25, ne coûte, en toutes nuances, que 2 fr. 95 cent. le

mètre. En groseille, gros vert, marron, gris perle, c'est charmant. Il y a aussi le petit drap, ou tartan, très-agréable pour cette saison. J'en ai vu de bien joli fond blanc, avec rayures en long, vertes, bleues ou noires.

*Voici un costume à rayures bleues* : Première jupe ou jupon, garnie dans le bas d'un assez grand volant en biais, ayant au-dessus trois bouillons, & une petite tête; le haut & le bas bordés d'un petit ruban de taffetas bleu. Deuxième jupe, relevée haut de chaque côté, & retenue par trois choux de soie bleue. Les deux lés de derrière sont très-froncés de chaque côté, à la couture. Ils forment un gros pouff, relevé jusqu'à la ceinture. — Petite casaque ajustée, & fendue derrière; le devant tout droit, sans pinces, est froncé par une large ceinture en soie bleue, se terminant derrière par un gros chou. Cette casaque, relevée de chaque côté, est garnie tout autour de deux bouillons à tête, ainsi que la deuxième jupe. — Toque de paille noire, bordée de velours & de plumes frisées noires; chou de soie bleue sur le côté.

*Autre costume*: drap chiné blanc & noir :

Première jupe avec deux volants en biais, surmontés l'un & l'autre d'un bouillon à tête. Le haut & le bas bordés de taffetas noir. — Deuxième jupe très-courte & toute plate devant. Les deux lés de derrière sont très-froncés de côté, & relevés au milieu par une patte de drap bordée de noir, & sur laquelle sont posés trois nœuds de taffetas noir. — Casaque collante, très-courte par derrière, & formant petites basques. Les devants, non ajustés, tombent en carré par devant, à peu près jusqu'aux genoux, en simulant un mantelet. — Ceinture passant dessus, & se terminant derrière par un nœud sans bouts, semblable à ceux de la patte. La petite jupe & la casaque sont garnies tout autour d'un petit volant & d'un bouillonné bordé de soie noire. — Le chapeau se compose d'un plissé de tulle noir double, formant diadème au-dessus du front & se couchant un peu sur le chignon; barbes & voile de tulle uni noir. Oiseau sur le côté, un peu haut.

*Costume de cachemire gris perle*. Il peut se faire en toutes nuances. Jupe garnie de trois petits volants en biais de taffetas gris perle assez espacés pour laisser voir le cachemire. — Grande casaque Camargo, très-relevée de chaque côté, & formant un gros pouff par derrière. Elle a de larges revers de soie grise par devant & aux manches; & pour garniture tout autour un volant de taffetas gris comme le jupon. — Ceinture de soie à plusieurs coques tombant sur le pouff; pans très-courts. — Petit chapeau persan, en paille noire, avec nœud de soie gris perle sur le devant. — Gants & ombrelle gris perle, car il est de bon goût de les assortir aux toilettes.

Si, comme je le suppose, tu as beaucoup porté & fané ta robe de Chambéry, il faut la faire teindre en noir. Tu en feras un costume court charmant,

pour le printemps. Si les rayures sont satinées, les garnitures seront en satin; dans le cas contraire, en taffetas.

Les bachelicks, pèlerines, mantelets se portent encore, mais moins que les petites casaques relevées & les paletots avec ceinture.

Les robes ouvertes se font de plus en plus. Mettre en dedans des fichus à plis en tulle, en crêpe lisse, ou même en tarlatane, ce qui est tout aussi joli & très-bon marché. On ouvrira aussi beaucoup les casaques en y mettant de grands revers. — Avoir une petite chemisette en étoffe pareille pour les jours où l'on veut fermer sa casaque.

L'hiver ayant été fort court, on annonce de tous côtés que les bals & les soirées vont recommencer. Voici, quelques modèles de toilettes.

D'abord une robe de dîner ou soirée pour jeune femme très-élégante : en faye rose; la jupe à queue forme par derrière un gros pouff froncé. Elle a dans le bas un grand volant en biais, au-dessus duquel se trouve un gros bouillon à tête de chaque côté, bordé d'un biais de satin rose. Ce volant, haut par derrière de cinquante centimètres, va en diminuant jusque par devant, où il arrive à n'en avoir plus que vingt-cinq. — Corsage montant par derrière & ouvert devant en carré. Il est garni tout autour—ainsi que le bas des manches, qui ne vont que jusqu'au coude—du même bouillonné que le haut du volant de la jupe. Le corsage est fermé devant par un gros nœud de satin rose formé de coques en biais. Sur chaque épaule est placé un nœud de satin, prenant à la monture de la manche, & allant en s'amincissant jusqu'au bouillonné du cou. — Ceinture, dont le tour de taille est formé de cinq plis de satin, & dont les pans, extrêmement larges, sont en faye comme la robe, & plissés à plis plats.

Le nœud de cette ceinture est composé de plusieurs coques de satin & de dentelle blanche. La même dentelle garnit l'intérieur du corsage, & le bas des manches en sabot. — Cette robe est tout à fait dans le style Marie-Antoinette. La coiffure doit être très-haute, & ornée de roses, ou d'un pouff de satin. — Au cou, un médaillon attaché par un ruban de satin rose.

Pour jeune fille, toilette de bal jolie & peu coûteuse : en tarlatane blanche, garnie de trois volants, dont la tête est retenue par une large paille brillante. — Un pouff de tarlatane très-bouffant est retenu trois fois par des pattes de tarlatane garnies de paille. Ces pattes se rejoignent dans le bas du pouff, & sont attachées par un gros bouquet de fleurs des champs, qui retombent sur la jupe. — Corsage garni, en bretelles, d'un petit volant de tarlatane, traversé par une paille. Devant et derrière, brandebourgs de paille.

Bouquet de fleurs des champs, de côté à la ceinture, — dans les cheveux petit diadème de fleurs des champs.

Les transparents de couleur sous les robes de tulle, de tarlatane & même de mousseline sont toujours bien portés.

Je termine, chère amie, par cette dernière toilette destinée à une femme renommée pour son élégance.

Jupe à queue en soie paille. Écharpe de tulle de même couleur posée au bas de la jupe, & formant de grosses coquilles, retenues de distance en distance par de gros nœuds de satin bleu & des bouquets de roses roses & de roses thés. — Paniers de tulle paille très-bouffants, retenus de côté & derrière par les mêmes nœuds & les mêmes roses. — Dans les cheveux, plumes bleues & roses des deux couleurs.

Si ta mère a conservé son magnifique crêpe de Chine, voici le moment de le faire repaître. Rien n'est plus à la mode, comme sortie de bal & de théâtre. On les garnit de dentelle noire, & on leur donne la forme de burnous ou de peplums.

#### MACHINES A COUDRE

Plus que jamais il est de mode de voir les jeunes filles se charger en grande partie de faire leurs robes, & même le linge de la maison. Je leur ai déjà conseillé d'avoir une de ces jolies machines à coudre, devenues aujourd'hui un meuble nécessaire dans les familles.

La perfection, en ce genre, est la machine à coudre, système Willcox & Gibbs, boulevard Sébastopol, 82. La machine la plus simple est tout ce qu'il faut pour un travail d'amateur, elle coûte de 250 à 300 fr.

Par le nouveau procédé, une enfant, y travaille plusieurs heures sans se fatiguer, & l'on n'a plus à craindre le bruit insupportable des premières machines; celle-ci n'en fait aucun.

Le point de la machine à coudre Willcox & Gibbs est un point breveté, à chaînette & très-solide; chaque bande est tordue avant le passage de la seconde dans la première; & la solidité de la couture est certaine. On peut employer la chenille, le fil, la soie, la laine indifféremment, il suffit de changer d'aiguille.

J'ai signalé la machine à coudre dès son début, comme une des grandes & sérieuses économies de nos ménages. Pour un trousseau, par exemple, combien d'importants ouvrages peuvent être faits chez soi avec cette ouvrière infatigable! dans une famille nombreuse on peut presque toujours l'occuper à tour de rôle. Et que d'ouvrage en vingt-quatre heures!

On sait que toute sorte de couture se fait avec la machine à coudre : ouater, soutacher, bâtir & surjeter; tous les points sont possibles : sur cuir, velours, drap, etc.

## TEINTURERIE MARCHAL

15, rue Royale-Saint-Honoré.

Il est utile, au moment du renouvellement de la saison, de rappeler à nos lectrices que, grâce aux ingénieux procédés de M. Marchal, elles pourront utiliser pour le printemps & l'été des robes défraîchies cet hiver dans les soirées, les étoffes reprenant l'aspect du neuf après teinture; quantité de rubans fanés & délaissés pourront, après un court séjour à la rue Royale, être transformés en ornements peu coûteux, petits vo-

lants ou ruches que l'on prodigue en ce moment sur tous les vêtements; le velours que l'on emploie même en été, peut être parfaitement remis à neuf, de telle nuance qu'il soit.

La teinture en réserve pour châles de l'Inde est aussi l'objet de soins spéciaux, ainsi que les réparations, reprises perdues, franges nouvelles assorties & posées. — Quant aux étoffes d'ameublement, inutile de dire que l'on peut les faire teindre soit en nuance plus foncée, soit en nuance tout à fait différente, & que, pour cet article comme pour tout autre, nos abonnées ne pourront que se louer d'avoir eu recours à M. Marchal.

## SOMMAIRE

### QUATRIÈME CAHIER

Parure nouvelle — Garniture — *Fleurette*, applique — Petite garniture — Vide-poche en cuir — F. A. — Écusson avec J. M. — M. K. — Panier à bonnet en canevas de Chine — Dessous de lampe — Col, manchette & entre-deux pour camisole — Tablier d'enfant — Anne — E. C. — Ernestine — *Fleurette*, applique — M. L. — *Félicie* — *Hélène* — G. P. — P. D. — *Renée* — Branche applique — Bande pour ameublement — Fleur en laine, glaïeul — Pochette à ouvrage en coutil — Petite dentelle crochet & mignardise — Bande en canevas de Chine — Dentelle filet guipure.

### PLANCHE IV

#### PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER.

CHEMISETTE de trois grandeurs, pour jeune fille & petite fille.

PARURE col marin, manchette double.

FICHU de la parure, 1<sup>re</sup> page du cahier.

#### PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL EN RELIEF

1, DENTELLE en frivolité à un seul fil.

Faites un grand anneau de 2 nœuds doubles — 1 picot — 6 fois : (4 nœuds doubles — 1 picot) — 2 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez votre ouvrage — puis vous tournez autour de cet anneau en faisant les 7 petits anneaux du tour — \* passez le fil dans le 1<sup>er</sup> picot — faites un anneau de 3 nœuds doubles — 3 fois : (1 picot — 3 nœuds doubles) — fermez l'anneau — retournez au signe \* & répétez 3 fois ce travail — arrêtez le fil dans le picot du sommet de l'anneau — faites un anneau de 3 nœuds doubles — 5 fois : (1 picot — 3 nœuds doubles) — faites encore 3 fois le travail compris entre les deux signes \*. On voit, d'après le modèle, que tous les anneaux sont retenus les uns aux autres par un fil arrêté remplaçant le 1<sup>er</sup> picot d'un anneau & arrêté dans le dernier picot de l'anneau précédent; pour fixer les anneaux à ceux de la dent précédente, le 2<sup>e</sup> picot est remplacé par un fil arrêté dans le 2<sup>e</sup> picot des anneaux correspondants de la dent précédente; pour passer d'une dent à l'autre : arrêtez le fil dans le dernier picot du dernier anneau — laissez 1 fil de 1 centimètre avant de commencer le grand anneau

suivant — vous remplacerez le 1<sup>er</sup> picot du 1<sup>er</sup> anneau par un fil arrêté au milieu de ce fil.

2, DENTELLE en frivolité à deux fils, imitation de guipure.

Les petits anneaux sont faits à un seul fil, le reste du travail est à deux fils.

1<sup>er</sup> rang. — \* 1 anneau de 3 nœuds doubles — 1 fil arrêté dans le dernier picot de l'anneau précédent — au 1<sup>er</sup> anneau de la dentelle ce fil arrêté est remplacé par 1 picot — 3 nœuds doubles — 1 picot — 3 nœuds doubles — 1 picot de 5 millimètres — 3 nœuds doubles — fermez l'anneau — retournez votre ouvrage — 5 nœuds doubles à 2 fils — 2 fois : (1 picot — 5 nœuds doubles à 2 fils) — 1 anneau de 3 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le grand picot de l'anneau précédent — 4 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot de 5 millimètres) — 3 nœuds doubles — fermez l'anneau — 5 nœuds doubles à 2 fils — 2 fois : (1 picot — 5 nœuds doubles à 2 fils) — retournez au signe \*.

2<sup>e</sup> rang. — A deux fils. — Attachez le fil dans le 2<sup>e</sup> picot du 1<sup>er</sup> anneau — \* 3 nœuds doubles — arrêtez le fil dans le dernier picot de l'écaille précédente; à la première écaille vous remplacerez ce fil arrêté par un picot — 2 nœuds doubles — 1 picot — 1 nœud double — arrêtez le fil dans le 1<sup>er</sup> picot du 2<sup>e</sup> anneau — 1 nœud double — 3 fois : (1 picot — 2 nœuds doubles) — 1 picot — arrêtez le fil dans le picot suivant — 3 fois : (2 nœuds doubles — 1 picot) — 1 nœud double — arrêtez le fil dans le picot suivant — 1 nœud double — 1 picot — 2 nœuds doubles — 1 picot — 3 nœuds doubles — retournez au signe \*.

3, CARRÉ en mignardise & crochet.

Fil d'Irlande C. B. n° 80. — Il faut commencer ce carré par la marguerite du milieu. — Faites 9 mailles-chainettes qui vous serviront à monter le 8<sup>e</sup> pétale — \* 9 mailles-chainettes — redescendez sur ces mailles en piquant dans la 2<sup>e</sup> maille 1 demi-berge — 1 demi-berge dans la maille suivante — 3 brides prises chacune dans 1 maille-chainette — 2 demi-berges — 1 maille passée dans la 1<sup>re</sup> des 9 mailles-chainettes que vous venez de faire — retournez au signe \*. — Lorsque vous aurez fait ainsi 7 pétales, vous ferez le dernier en le commençant par le centre & remontant à la pointe sur les 9 mailles-chainettes du commencement — 1 maille passée — 2 demi-berges — 3 brides — 2 demi-berges — 1 maille passée — attachez la pointe du dernier pétale dans la mignardise au 18<sup>e</sup> picot (1); pour fixer le picot, il faut sor-

(1) Il faut bien compter les picots sur cette explica-

tir le crochet de dedans la dernière maille, passer le crochet dans le picot & retirer la maille avec le crochet dans ce picot; on continue ensuite le travail; nous ne répéterons pas cette explication que nous désignerons en disant : *prenez un picot*. — 3 mailles-chainettes. — Prenez le picot suivant — 3 mailles-chainettes — prenez le picot suivant — prenez de même la pointe du second pétale — commencez les 4 branches qui forment le 1<sup>er</sup> rang de mignardise; toutes ces branches étant pareilles, nous ne donnerons l'explication que d'une seule.

*Branche.* — 11 mailles-chainettes — formez 1 picot en faisant 1 demi-berge prise dans la 5<sup>e</sup> maille en partant de celle qui est sur le crochet — 10 mailles-chainettes — prenez 1 picot en laissant 2 picots d'intervalle — redescendez en faisant 1 maille passée — 1 demi-berge — 2 brides — 11 mailles-chainettes — formez 1 picot en faisant 1 demi-berge dans la 5<sup>e</sup> maille-chainette — 1 maille-chainette — prenez 1 picot de la mignardise en en laissant 2 d'intervalle — 7 mailles-chainettes — formez un picot en faisant 1 demi-berge dans la 5<sup>e</sup> maille — 1 maille-chainette — 1 maille passée dans la maille-chainette que vous avez faite avant de former le picot que l'on fait après les mailles-chainettes — commencez la petite marguerite qui fait le bout de la branche — 16 mailles-chainettes — prenez 1 picot de la mignardise en en laissant 2 d'intervalle\* — redescendez en faisant : 1 maille passée — 1 demi-berge — 3 brides — 1 demi-berge — 1 maille passée — 8 mailles-chainettes — prenez 1 picot de la mignardise en en laissant 3 d'intervalle — retournez au signe\*. — Lorsque vous arriverez au 6<sup>e</sup> pétale, vous remonterez sur 7 des mailles-chainettes que vous avez faites en commençant la marguerite — 1 maille passée — 1 demi-berge — 3 brides — 1 demi-berge — 1 maille passée — 7 mailles-chainettes — formez 1 picot en prenant 1 demi-berge dans la 5<sup>e</sup> maille-chainette — 1 maille-chainette — prenez 1 picot de la mignardise en en laissant 2 d'intervalle — 7 mailles-chainettes — formez 1 picot en piquant le crochet dans la mignardise — 1 maille-chainette — 1 maille passée dans la dernière maille-chainette avant le picot que vous avez formé immédiatement après la marguerite. — Complétez le petit dessin composé de quatre cônes, que vous avez commencé en montant dans la branche. — Comptez 4 mailles-chainettes en partant du cône que vous avez fait avant la marguerite & redescendez vers ce cône en faisant : 1 maille passée — 1 demi-berge — 2 brides — faites le 3<sup>e</sup> cône — 5 mailles-chainettes — prenez un picot de la mignardise en en laissant 2 d'intervalle — redescendez en faisant : 1 maille passée — 1 demi-berge — 2 brides. — Le 4<sup>e</sup> cône se fait sur les mailles-chainettes que vous avez faites entre le 1<sup>er</sup> cône & le picot que vous avez formé en commençant — 2 brides — 1 demi-berge — 1 maille passée — 7 mailles-chainettes — formez un picot en piquant le crochet dans la 5<sup>e</sup> maille-chainette — 1 maille-chainette — 1 maille passée dans la 5<sup>e</sup> maille-chainette en partant de la pointe de la marguerite — 4 mailles-chainettes — prenez 1 pétale de la marguerite — prenez 1 picot en en laissant 2 d'intervalle — 3 mailles-chainettes — prenez le picot suivant — 3 mailles-chainettes — prenez le picot suivant — prenez 1 pétale de la marguerite. — Reprenez l'explication au commencement de la branche. A la 4<sup>e</sup> branche, lorsque vous arriverez au milieu de la petite marguerite, vous fermerez la mignar-

tion, ces picots se trouvant trop multipliés sur notre modèle par suite d'une erreur de notre graveur.

dise en reprenant le bout de 17 picots que vous avez laissé en commençant pour redescendre l'autre côté de la branche & vous arrêterez le fil dans les mailles-chainettes qui entourent la marguerite du milieu.

Le second rang de mignardise se place en faisant un rang de mailles-chainettes que l'on arrête dans tous les picots extérieurs du 1<sup>er</sup> rang de mignardise — attachez le fil à l'endroit où les deux bouts se croisent, c'est-à-dire au picot au-dessus du pétale du milieu de la petite marguerite\* — 3 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant du 1<sup>er</sup> rang — 3 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant du 1<sup>er</sup> rang — 12 mailles-chainettes — prenez la ganse de la mignardise en passant le crochet dans la ganse entre le 8<sup>e</sup> & le 9<sup>e</sup> picot du 2<sup>e</sup> rang — redescendez 11 demi-berges sur les 12 mailles-chainettes que vous venez de faire en en laissant une — 1 maille-chainette — 1 demi-berge dans le picot suivant de la mignardise du 1<sup>er</sup> rang — 2 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant — 10 mailles-chainettes — prenez la ganse du 2<sup>e</sup> rang de la mignardise entre le 6<sup>e</sup> & le 7<sup>e</sup> picot — 9 demi-berges sur la chaîne — 1 maille-chainette — 1 demi-berge dans le picot suivant du 1<sup>er</sup> rang — faites 3 fois : (2 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant du 1<sup>er</sup> rang) — 9 mailles-chainettes — prenez la ganse entre le 5<sup>e</sup> & le 6<sup>e</sup> picot — redescendez 8 demi-berges sur la chaîne — 1 maille-chainette — 1 demi-berge dans le picot suivant — faites 4 fois : (2 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant) — 9 mailles-chainettes — prenez la ganse entre le 5<sup>e</sup> & le 6<sup>e</sup> picot — redescendez 8 demi-berges sur la chaîne — 1 maille-chainette — 1 demi-berge dans le picot suivant du 1<sup>er</sup> rang — faites 2 fois : (2 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant) — 7 mailles-chainettes — prenez la ganse entre le 1<sup>er</sup> & le 2<sup>e</sup> picot — redescendez 6 demi-berges sur la chaîne — 1 demi-berge en piquant le crochet dans la 7<sup>e</sup> maille-chainette & dans 2 picots du 1<sup>er</sup> rang, tirez le crochet dans les trois à la fois — 1 demi-berge dans le picot suivant — faites 2 fois : (2 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant) — 9 mailles-chainettes — prenez la ganse entre le 1<sup>er</sup> & le 2<sup>e</sup> picot — redescendez 8 demi-berges sur la chaîne — 1 maille-chainette — 1 demi-berge dans le picot suivant — faites 4 fois : (2 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant) — 9 mailles-chainettes — prenez la ganse entre le 5<sup>e</sup> & le 6<sup>e</sup> picot — redescendez 8 demi-berges sur la chaîne — 1 maille-chainette — 1 demi-berge dans le picot suivant — faites 3 fois : (2 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant) — 10 mailles-chainettes — prenez la ganse entre le 5<sup>e</sup> & le 6<sup>e</sup> picot — redescendez 9 demi-berges sur la chaîne — 1 maille-chainette — 1 demi-berge dans le picot suivant — 2 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant — 12 mailles-chainettes — prenez la ganse entre le 6<sup>e</sup> & le 7<sup>e</sup> picot — redescendez 11 demi-berges sur la chaîne — 1 maille-chainette — 1 demi-berge dans le picot suivant — faites 2 fois : (3 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant) — prenez la ganse entre le 8<sup>e</sup> & le 9<sup>e</sup> picot — retournez au signe\* — arrêtez la mignardise en terminant ce rang. — Passez le fil avec le crochet sur le bord extérieur de la mignardise en mailles-chainettes & demi-berges prises dans tous les picots de ce rang. — En commençant le rang, tirez dans le 1<sup>er</sup> & le 2<sup>e</sup> picot — 2 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant — faites 12 fois : (3 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant) — faites 9 fois : (2 mailles-chainettes — 1 demi-berge dans le picot suivant) — 2 mailles-chainettes — passez





1 picot — 1 maille-chaînette — 3 demi-bridés en laissant 5 mailles d'intervalle dans le bas. — Retournez au signe \* — A la fin du rang coupez le fil & attachez-le pour le 2<sup>e</sup> rang, dans les 2 mailles-chaînettes du milieu entre les deux picots.

2<sup>e</sup> rang. — \* 1 bride entre les deux picots du rang précédent. — 3 mailles-chaînettes — 1 bride prise dans le 2<sup>e</sup> angle du 1<sup>er</sup> des 3 petits carrés que vous avez faits dans l'anneau au rang précédent. — Faites 3 fois : (5 mailles-chaînettes — formez un picot) — 1 maille-chaînette — 1 bride prise dans le 1<sup>er</sup> angle du 2<sup>e</sup> carré — faites 3 fois : (5 mailles-chaînettes — formez 1 picot) — 1 maille-chaînette — 1 bride prise dans le 2<sup>e</sup> angle du 2<sup>e</sup> carré. — Faites 3 fois : (5 mailles-chaînettes — formez un picot) — 1 maille-chaînette — 1 bride prise dans le 1<sup>er</sup> angle du 3<sup>e</sup> carré — 3 mailles-chaînettes. — Retournez au signe \*

### TAPISSERIE COLORIÉE

Fond cachemire pour coussin, chaise, tapis, etc. On peut tirer de fort jolies bandes de ce dessin, pour bordure de rideaux ou chaise capitonnée.

### GRAVURE DE MODES

*Toilette de jeune femme.* — Robe en taffetas. — Jupe à paniers, ornée de losanges en velours garnis de dentelle alternés avec des nœuds frangés. — Casaque à pè-

lerine ornée comme la robe. — Chapeau en tulle noir avec bandeau de plume, aigrette & nœud en satin caroubier.

*Toilette de jeune fille.* — Robe à paniers en foulard, épaulettes ornées de rouleautés en satin & d'un effilé-glands simulant la pèlerine. — Chapeau en tulle avec nœuds & barbes en tulle, bandeau de petites plumes, branche d'églantier.

*Toilette de petite fille.* — Jupe plissée en popeline. — Robe en taffetas noir ornée d'un plissé écossais. — Pèlerine carrée ornée du même plissé. — Ceinture écossaise. — Chemisette en mousseline avec entre-deux brodés. — Chapeau en feutre avec biais en satin & aigrette.

Les abonnées à l'édition violette & à l'édition verte recevront, au 16 les patrons suivants :

Casaque étole.

Mantelet à manches, pouvant former vêtement pour dame âgée.

Vêtement :

Pardessus pour enfant de 5 à 6 ans.

Les abonnées à l'édition verte recevront en plus les patrons suivants à pièces indépendantes, pouvant se découper :

Robe et nœud de ceinture de la gravure n° 3689

Le mot de la Charade de Mars est : ANNONCE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS: On danse toujours assez bien quand c'est la fortune qui joue du violon.

## RÉBUS



M<sup>me</sup> V. B. L., à F. — A chaque instant l'on nous demande de remplacer la musique par une feuille de patrons; vous, madame, au contraire, vous demandez que nous remplacions notre patron mensuel par une musique, — ce qui, soit dit en passant, ferait dix-huit albums de musique par an. — Que faire? Nous avons fini par nous résigner à notre impuissance en face de cette difficulté; mais ce que nous n'acceptons pas aussi stoïquement, c'est qu'on nous traite de *journal de modes devant s'appliquer surtout à embellir sa spécialité, la Mode*. Après & malgré cette protestation, nous espérons vous satisfaire bientôt. — *La Poupée modèle*, qui a commencé sa sixième année le 15 novembre dernier, a été créée exactement d'après les idées & les vues que vous émettez. Avons-nous réussi? vous en jugerez par le spécimen qui vous a été envoyé. — Pris note.

*En Auvergne*. — Nous avons, hélas! de très-fortes & de nombreuses raisons pour croire que, malgré nos constants efforts pour être agréables à nos abonnés, il y en a encore qui ne sont pas satisfaites; vous êtes de ce nombre, madame; mais si vous ne trouvez pas toutes nos améliorations heureuses, au moins vous reconnaissez notre bonne volonté. — Il est probable que bientôt vous constaterez un progrès, réel cette fois, progrès que nous réaliserons en marchant comme les écrivains. Toutes nos collaboratrices vous remercient d'avoir su retrouver la partie littéraire du Journal, le vrai Journal des demoiselles, derrière ces *grandes élégantes à tournures impossibles* & qui vous déplaisent tant. — La personne que vous désirez connaître n'habite pas Paris. Le portrait de fantaisie est quelque peu ressemblant, mais ce n'est pas une photographie. — *Revue & Gazette musicale de Paris*, 1 an, 30 francs. — Les bureaux sont dans la même maison que nous, boulevard des Italiens, 1.

*Une abonnée de seize ans*. — Vous avez reçu le complément du calendrier; mais la gravure de modes de janvier?

*Une abonnée mécontente*. — Nous voudrions bien partager votre conviction que toutes nos abonnées réclament contre ce changement, nous ne tarderions pas à leur donner satisfaction.

*Imunden*. — Nous avons le regret de ne pouvoir vous satisfaire; nous n'avons pas d'autres sujets pour le pantinoscope.

M<sup>me</sup> A. A. — Vous recevrez bientôt les explications nécessaires. Si nous mettions nos numéros dans une enveloppe, la poste nous ferait payer comme pour une lettre.

M<sup>lle</sup> L. de T. — J'espère que vous avez pu reconnaître que l'on ne vous avait pas trop vanté le bouquet & la feuille de paravent donnés en février.

*Une abonnée qui attend et qui espère*. — Il n'est pas d'usage de sortir ni de voyager, le jour, en capeline. — De 15 à 1,800 fr. pour le piano droit. — Il nous faudrait un autre petit Manuel pour satisfaire bien imparfaitement à la troisième demande.

*Deux sœurs à la campagne*. — Aujourd'hui, une seule carte. — Pour l'*oriça lacté*, nous avons tant de demandes des prix de ces *oriça* de toutes sortes, que nous allons publier un catalogue indiquant les prix de tous les *oriça* du monde; vous y trouverez amplement de quoi vous *oriçater* à votre goût. — On nous a demandé, près de la Madeleine, de 50 à 60 francs pour un couple de jeunes paons, & de plus 6 francs pour l'emballage. — *Post-scriptum*. Je m'étais engagée bien témérairement; le catalogue de tous les produits *oriça* remplit une feuille presque double de cette couverture; je me borne donc à vous dire que l'*oriça lacté* coûte 5 francs le flacon. Si cet *oriça* vous met en goût pour quelques autres de sa très-nombreuse famille, je vous engage à vous adresser directement à M. Legrand, 207, rue Saint-Honoré. Je suppose qu'il se fera un plaisir de vous envoyer son catalogue, où vous n'aurez que l'embaras du choix.

*Une ancienne abonnée qui voudrait orner l'église de son village*. — Nous avons publié des dessins de différents genres en tapisserie; puis en juillet un médaillon en appliques que l'on peut faire facilement en tapisserie, en dessinant les contours sur un canevas & en suivant pour les nuances les indications des appliques. — Nous en publierons d'autres par la suite.

*Une fidèle & heureuse abonnée*. — Pour une chambre de jeune fille je mettrais un chiffonnier, une table à ouvrage, un petit bureau, avec bibliothèque au-dessus; les chaises légères avec sièges garnis en petites bandes de tapisserie, dessin pompadour ou cachemire, séparées par des bandes plus larges en lampas ou en damas de laine; ces bandes seront bleues & capitonnées à petits boutons rapprochés.

*L'Hirondelle*. — 1<sup>o</sup> Laissez seulement le volant du bas, que vous monterez à plis creux en formant une petite tête, & voyez sur les patrons si vous pouvez disposer les deux autres volants en tunique bouffante garnie dans le bas d'un volant & relevée sur les côtés; 2<sup>o</sup> en envoyant un échantillon à la maison Marchal, rue Royale-Saint-Honoré, 15, on vous fournira tous les renseignements que vous pouvez désirer à ce sujet. — Plusieurs abonnées seront satisfaites cette année, au moins en ce point.

M<sup>me</sup> B., née F., à G. — Prière à M<sup>me</sup> B. d'avoir l'obligeance de nous redonner son adresse, une de nos abonnées désirant quelques-unes des années indiquées par elle.

M<sup>lle</sup> M. D., à N. — Soit le costume en soie noire avec jupon à rayure pékin, bleu & noir, caroubier & noir, violet & noir, ou tout le costume en cachemire orné de rouleautés en satin; le cachemire sera probablement beaucoup porté ce printemps: vous pouvez encore le faire en étoffe glacée valencias ou bengaline.

M<sup>me</sup> L. C., à A. — Veuillez envoyer directement à M. Marchal, rue Royale-Saint-Honoré, 15, un échantillon de votre étoffe en lui indiquant exactement la quantité de lés & de morceaux de corsage, volants, etc., que vous auriez à y joindre. afin qu'il puisse vous renseigner sur le prix. — Cette innovation, que nous avons crue fort heureuse, a déplu à presque toutes nos anciennes abonnées.

*Une abonnée jusqu'ici fort discrète*. — Notre troisième cahier, celui de mars, vous a répondu. — Non-seulement plus guère, mais plus du tout de mode; il vous faut donc y renoncer, aussi bien pour la petite fille que pour la jeune fille, & la remplacer par une broderie en soutache pour la robe en piqué, & pour la robe de nanzouk par des entre-deux brodés au plumetis ou en feston, ou des entre-deux en valenciennes séparés par des groupes de petits plis. — La bande de tapisserie ancienne, publiée, il y a quelques mois, entre deux larges bandes de velours noir, serait très-bien pour ce meuble; vous pouvez encore supprimer la bordure de cette bande et répéter le dessin plusieurs fois, pour former un fond et monter le siège entièrement en tapisserie; si vous vouliez bien faire quelques recherches dans les numéros précédents, vous y trouveriez ces dessins & ce nouveau travail que vous supposez ne pas nous être tout à fait inconnu. — Votre curiosité serait-elle plus satisfaite si vous épéliez au bas de ces articles un nom qui vous serait parfaitement inconnu, ou un pompeux pseudonyme orné d'un titre aussi faux que le nom?

M. L., à Bercy. — Nous avons donné plusieurs fois déjà la manière d'exécuter ces carrés *semi-clairs* que l'on retrouve, comme vous le dites, souvent dans nos dessins & qui produisent un si charmant effet; veuillez avoir l'obligeance de reprendre les livraisons d'août, n<sup>o</sup> 1, premier côté de la planche de crochet, où nous avons répété cette explication.

*Une abonnée embarrassée*. — Vous trouverez la réponse à toutes ces questions dans notre article *Modes*. En effet, le linos est revenu à la mode, & j'en ai vu de charmants au *Coin de Rue, rue Montesquieu*. Ce tissu souple, ferme et brillant, se prête également aux robes simples et aux robes habillées. — Quant aux sultanes unies et glacées, &c., &c., mais c'est décidément un article *Modes* que vous voulez me faire faire pour vous toute seule. — Je vous ai déjà envoyée.... au *Coin de Rue*; pendant que vous y serez, restez-y quelque temps, vous trouverez vos poults de soie rayés, glacés, vos dentelles, vos guipures, bref, tout ce sur quoi vous me consultez, & encore bien d'autres choses.

## TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DU 1<sup>er</sup> AVRIL.

	Pages.
<b>INSTRUCTION</b> — La Broderie. Lettre à Madame de B..., par ANTONIN RONDELET.....	97
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> — Cinéas, par M. VILLEFRANCHE.....	102
— Un noble cœur, suivi de Colombe, par ÉTIENNE MARCEL.....	102
<b>ÉDUCATION.</b> — L'Enfant en blanc, par M <sup>me</sup> M. BOURDON.....	103
— L'oncle Hégésippe, par L. COLLAS.....	106
— La famille Reydel (suite), par M <sup>me</sup> M. BOURDON.....	112
<b>POÉSIE</b> — Renouveau, par PAUL COLLIN.....	116
<b>REVUE MUSICALE.</b> — Correspondance à propos d'Adelina Patti. Opinion de MM. Scudo, de Char-	
nacé, Henri Blaze, sur la cantatrice, par MARIE LASSAVEUR.....	118
<b>ÉCONOMIE DOMESTIQUE.</b> — Pâté de veau. — Poulet en bisque. — Mousse d'oranges.....	119
<b>CORRESPONDANCE</b> .....	120
<b>MODES</b> .....	123
<b>RÉBUS</b> .....	128

Une Gravure de Modes. — Une scène d'intérieur, d'après VERKOLL. — Tapisserie en couleurs : fond cachemire. — Planche de travaux en fil en relief. — 4<sup>e</sup> Cahier : Broderies et petits travaux. — Planche IV.

**Nous ne répondons que des Abonnements qui nous sont demandés directement**

Il ne sera fait droit à aucune réclamation nous parvenant après le 20 du mois pour Paris, et le 25 pour les Abonnements servis par la poste, et qui ne serait pas accompagnée du numéro d'ordre.

Le **JOURNAL DES DEMOISELLES** se charge de toute espèce de Commissions, pourvu que ces Commissions soient d'une valeur d'au moins 20 fr. — (excepté pour les achats de librairie, pour lesquels le prix des achats peut être inférieur à 20 fr.). — Toilettes, Confections, Étoffes d'Ameublement, Livres, Gravures, Musique..., Articles de Paris, etc., etc. — Envoyer un Mandat sur la Poste.

### EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

Petit bouquet de roses..... » 50	Le Petit Poucet. — Chacun son tour. — Combien pour un. —	Bande algérienne (tapisserie) .. » 50
Grand bouquet, pavots et camélias..... » 75	La Tentation (imit. d'aquar.) » 25	Petit Manuel..... » 1
Pouff héraldique (tapisserie)... » 1	Pantinoscope et 12 sujets.... » 40	Descente de lit cachemire (tapisserie)..... » 50
Prie-Dieu, 2 morceaux (tapiss.) » 50	Saint-Malo (imit. d'aquarelle)... » 50	Jardinière (cartonnage)..... » 50
Vide-poche, 2 morceaux (cart.) » 50	Hirondelles (décalcomanie)... » 25	Chaise genre Louis XIII (tapis.) » 50
Porte-Montre (modèle gaufré)... » 25	Coffret gothique, 2 morc. (cart.) » 50	Pelote (avec appliques en cachemire)..... » 50
Abat-jour, feuille de vigne... » 25	Dessus de tabouret (tapisserie) » 50	Bande pour ameublem. tapiss. » 50
— incendie..... » 75	Mouton camaïeu, gris sur fond bleu (tapisserie)..... » 50	Paysanne italienne (tapisserie) » 50
— illumin. du 15 août... » 75	Chalet, 13 morceaux (carton). » 1	Coucou (cartonnage)... » 50
Pantoufle violette (tapisserie)... » 50	Pouff égyptien (tapisserie)..... » 50	Pantoufle, estampée rouge et or » 1
— lilas (tapisserie)... » 50	— à quatre couleurs..... » 50	Dessous de lampe, fleurs bleues » 50
Nid d'oiseaux (imitation d'aquarelle)..... » 50	— indien (tapisserie)..... » 50	Pochette à ouvrage..... » 25
Jeune Bergère..... » 1	Pelote amarante et or..... » 25	Vide-poche, estampé..... » 25
Mosquée de Brousse (imitation d'aquarelle)..... » 50	Lambrequin, feuille de vigne... » 50	Pantoufle, estampée noire et bleue..... » 25
Singes et Chiens, fac-simile de peinture à l'huile..... » 1	Pouff cachemire (tapisserie)... » 75	Petit vide-poche avec fleurs... » 25
	Guirlande de fleurs pour écran (tapisserie)..... » 1	Lambrequin rose sur fond bleu. » 50

## LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

Paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 Novembre.

Prix : 6 francs par an pour Paris; — 7 fr. 50 c. pour les Départements

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur du Journal des Demoiselles